

L'ITINÉRAIRE

3\$ Volume XXIII, n° 21
Montréal, 1^{er} novembre 2016
www.itineraire.ca

Calendrier 2017
Portraits
En vente
dès maintenant !

PORTRAITS

NOS CAMELOTS DANS
L'OBJECTIF DES MEILLEURS
PHOTOJOURNALISTES DU QUÉBEC

DOSSIER

Morts dans l'indifférence
L'itinérance au Québec

LECTURES

À la défense des
femmes locataires
victimes de violence





Nourrir un enfant

DIFFICILE DE SE CONCENTRER LORSQU'ON A LE VENTRE CREUX

L'ŒUVRE LÉGER appuie des organismes de chez nous qui changent la vie d'enfants et de leurs familles qui font face à la pauvreté et à la faim ici au Québec.

Nous remettons **100 % des dons** au programme **Nourrir un enfant** en appuyant des organismes québécois qui œuvrent partout où le droit des enfants à une alimentation saine et suffisante est menacé.

AIDER LES ENFANTS ET FAMILLES DÉMUNIS EN LEUR DONNANT LES MOYENS DE CONSTRUIRE LEUR AVENIR

En faisant un don au programme **Nourrir un enfant**, vous devenez un acteur essentiel pour un changement positif, solidaire et durable dans notre société.

Un changement qui s'opère au jour le jour.



LA CAMPAGNE NOURRIR UN ENFANT
A LIEU **UNE FOIS PAR ANNÉE**,
SES EFFETS BÉNÉFIQUES
SE CONSTATENT **TOUS LES JOURS**.

L'ŒUVRE
LÉGER 



leger.org

130, avenue de l'Épée
Montréal (Québec) H2V 3T2
1 877 288-7383

ZOOM SUR Annie

Nom Annie Lambert | Camelot n° 1541 | Âge 43 ans

Point de vente Longueuil

Au moment où L'itinéraire s'est développé à Longueuil, Annie ne pensait pas pouvoir faire partie du projet. « Je n'ai jamais vécu dans la rue. Oui, j'ai déjà fait du couch surfing, mais j'ai toujours eu un toit et une adresse où recevoir mon courrier. » Bien qu'elle n'ait jamais connu l'itinérance, Annie est passée par bien des épreuves avant de devenir la femme forte qu'elle est aujourd'hui.

C'est à l'âge de 18 ans qu'Annie reçoit son premier diagnostic de santé mentale : la bipolarité. Peu de temps après, elle consulte un second psychiatre qui ne reconnaît pas l'évaluation précédente. Des suites de ces incohérences médicales, elle recherche du soutien dans des groupes d'entraide. Elle y trouve alors un dépliant l'informant que l'alcool posséderait le même décompresseur du système nerveux central que ses médicaments. Annie décide donc d'arrêter sa médication et choisit l'alcool comme remède à son problème. « Oui, ça a aggravé ma consommation d'alcool, mais ça faisait déjà longtemps que j'avais un problème. À l'âge de 16 ans, je me servais dans l'armoire à alcool de mon père et je buvais des 40 onces par soir. »

Le point culminant

À 24 ans, alors qu'elle occupe un poste d'intervenante en centre de ressource intermédiaire, Annie se rend compte de son problème d'alcool : « Un soir, je donnais la médication à mes gars, pis j'étais trop faite pour ouvrir leur dosette. Mais j'ai un grand sens du devoir. J'ai appelé une amie pour quelle vienne me remplacer. Ça a sauvé ma job ». Le lendemain, elle se rend à une réunion des Alcooliques Anonymes. Par la suite, elle entre en centre de désintoxication, puis consulte de nouveau un psychiatre. Elle est alors diagnostiquée alcoolique et libérée sous liberté non conditionnelle. « Non

conditionnelle, car tous les diagnostics précédents ont été effacés de mon dossier. Il n'y avait plus de trace de trouble mental dans celui-ci. »

Un problème n'en attend pas l'autre

Après s'être prise en main, Annie retourne travailler dans les centres de ressource intermédiaire. Nouvellement transférée dans un foyer d'hébergement pour personnes atteintes de problèmes de santé mentale, elle fait face à un patient qui menace de faire un braquage. Après une intervention de la police, tout le monde s'en sort indemne... ou presque.

Ce n'est qu'un an plus tard, à l'âge de 35 ans, qu'Annie subit un choc post-traumatique. La CSST l'oblige à consulter un psychiatre afin d'être indemnisée. Elle reçoit alors sept diagnostics différents, dont un de syndrome post-traumatique, un trouble d'anxiété généralisée et un trouble de l'humeur (cyclothymie). À la fermeture de son dossier, Annie décide d'arrêter de consulter un psychiatre pour s'orienter vers un psychologue au privé. Depuis, elle participe à des thérapies du mouvement par les yeux, qui visent à l'aider à rationaliser sa peur, et à des cours d'autodéfense.

Retour progressif vers le communautaire

Camelot à L'itinéraire depuis le mois de juin, Annie effectue aussi du bénévolat au sein de plusieurs organismes. Elle rêve de retrouver un jour un travail dans le communautaire, un domaine touchant sa formation en éducation spécialisée. « J'ai toutes les compétences, je suis prête à retourner travailler. Tout ce qui me bloque, c'est la stigmatisation, la discrimination de la santé mentale. Je suis "taguée". Je ne peux plus travailler dans mon métier et c'est ça le plus dur. » Néanmoins, elle ne lâche pas prise et continue de tisser des liens sociaux à travers son travail de camelot.

Par Jennifer Pitoscia,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.



NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à : c.e.lavery@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE :
CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Adjoints à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, LOUISE BRUNET, DANY CHARTRAND, SARAH DÉRY, SARAH LAURENDEAU, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, JENNIFER PITOSCIA, LAËTITIA THÉLÈME, CHANTAL VARSANASSE
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : OLIVIER JEAN

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines : DUFFAY ROMANO
Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIER
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Tésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Perspectives Jeunesse
Représentant des camelots : GUY THIBAUT - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Ville-Marie Montréal

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

QUÉBECOR

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



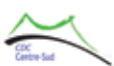
Fondation du Grand Montréal



Desjardins
Caisse du Quartier-Latin de Montréal



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE





MOTS DE CAMELOTS

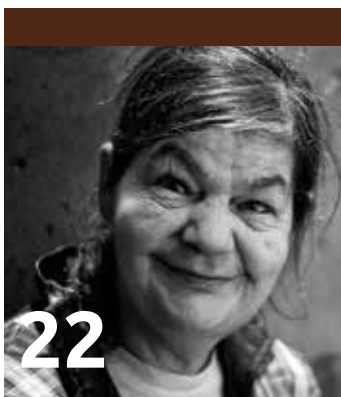
Maxime Valcourt.....	21
Daniel Grady.....	21
France Lapointe.....	21
Bertrand Derome.....	34
Raoul Joubert.....	42
Manon Fortier.....	42
Gilles Bélanger.....	42



DOSSIER

MORTS DANS L'INDIFFÉRENCE

- Comme des chiens
Par Gilles Leblanc
- L'itinérance au Québec : ces morts dans l'oubli
Par Isabelle Raymond
- L'humain dans la vie, dans la mort et au-delà
Par Yves Manseau
- Morts dans la rue : ces statistiques invisibles
- Comprendre les rituels de deuil
- Rituels de deuil dans les différentes cultures
Par Alexandra Guellil



CALENDRIER 2017

Les camelots comme vous ne les avez jamais vus

12 mois, 12 photographes professionnels, 12 portraits. Dès ce 1^{er} novembre, les camelots de L'itinéraire pourront vous vendre, en plus du magazine, un magnifique calendrier. Martin Tremblay, photojournaliste à *La Presse* et directeur artistique du projet, a réuni autour de lui plusieurs de ses confrères pour mener à bien ce projet.

SOMMAIRE

1^{er} novembre 2016
Volume XXIII, n° 21

ÉDITORIAL	7
Un autographe s'il-vous-plait ! Par Charles-Éric Lavery	
ROND-POINT	8
ROND-POINT INTERNATIONAL	9
INFO RAPSIM	30
Stratégie centre-ville Des enjeux majeurs en itinérance Par Élise Solomon, <i>organisatrice communautaire au RAPSIM</i>	
COMPTES À RENDRE	31
Mourir, mais de mort lente... Par Ianik marcil, <i>économiste indépendant</i>	
DANS LA TÊTE DES CAMELOTS	32
ÉCHOS	34
INFO CAMELOTS	35
Bienvenue au nouveau chef du développement social Par Guy Thibault	
THÉÂTRE	37
Gros lot de malheurs ou de bonheurs Par Luc Deschênes	
LECTURES	38
Dénoncer et prévenir les violences vécues par les femmes locataires Par Benoît Chartier	
VIE DE QUARTIER	40
Pointe-Saint-Charles Par Norman Rickert	
MOTS DE CAMELOTS	42
DÉTENTE	44
À PROPOS DE DE LA VIE ET DE LA MORT	46

MOTS DE LECTEURS

Bonjour,

Je lis votre journal depuis plusieurs années. Il m'arrive de garder certains articles. J'ai relu dernièrement un article du 1^{er} février 2015, écrit par Pierrette, « *Vivre ou mourir* ». En plus d'être très bien écrit et généreux cet article est extrêmement touchant. Il m'a rappelé combien certaines personnes n'ont pas de chance et peuvent être marquées par le destin. C'est vraiment très triste. Meilleures des chances pour la suite, Pierrette. Il me semble qu'il est le temps que ce soit votre tour.

Denise Cloutier

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

Un **réinvestissement**
dans les
services publics
s'impose



Centrale des syndicats
du Québec



lacsq.org

1617-057

L'ITINÉRAIRE
EXTRA

DÉCOUVREZ
LE COMPLÉMENT
À VOTRE
MAGAZINE



L'ITINÉRAIRE
EXTRA

itineraire.ca/extra

DE LA
SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____ - ____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration ____ / ____ / ____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

Merci!

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



Un autographe s'il-vous-plaît !

Gaétan Prince. Diane Curadeau. Tuan Trieu-Hoang. France Lapointe. Bernard Leblanc. Thien Hoa Nguyen. Sylvain Pépin-Girard. Claudine Boucher. Lucien Charette. Huong Nguyen. Michel Côté. Gisèle Nadeau. Norman Rickert.

Non, ceci n'est pas la formation partante des Canadiens de Montréal. Ni la liste des comédiens du dernier film de Denis Villeneuve. Ni celle des invités de la prochaine émission de *Tout le monde en parle*. Ce ne sont pas non plus des ministres du gouvernement Couillard, ou des récents récipiendaires d'un prix Nobel.

Qui sont-ils ? En fait, ne cherchez pas : vous ne lirez leur nom, ou ne verrez leur photo, nulle part. Seulement dans *L'itinéraire*.

Eh oui ! Ce sont, pour la plupart, des camelots de *L'itinéraire*. Quelques-uns sont aussi sur un programme de réinsertion professionnelle à notre Café.

Vous, chers lecteurs, l'aviez certainement deviné dès le départ. Certains d'entre vous avez peut-être déjà discuté avec France devant la SAQ sur Mont-Royal, son point de vente. Ou Gaétan au métro Bonaventure. Vous avez peut-être déjà lu des textes de Tuan, de Gisèle ou de Sylvain.

Chacune de ces treize personnes ont été photographiées par des photojournalistes professionnels, provenant de tous les grands médias montréalais, pour notre calendrier 2017, en vente à partir d'aujourd'hui auprès de votre camelot préféré (e). Vous pouvez d'ailleurs en voir un aperçu en Une du magazine et sur plusieurs pages de cette édition.

Martin Tremblay, photographe et directeur photo/vidéo pour *La Presse* a eu cette idée ingénieuse et a réussi à mobiliser des photographes parmi les plus chevronnés et talentueux au Québec.

Des héros fiers

Des participants de *L'itinéraire* en séance photo pour des photographes professionnels, ce n'est pas rien quand même. Ce privilège est habituellement réservé aux Céline Dion, Xavier Dolan, Marie-Mai et Carey Price de ce monde. Pourtant, ils sont eux aussi des personnalités, des héros de notre société.

Certains d'entre vous, chers lecteurs, vous êtes sûrement déjà arrêtés pour leur parler. Comme les photographes l'ont fait pour notre calendrier, quelques-uns pendant plusieurs heures. Vous avez entendu leurs histoires, leur parcours souvent marqué par des épreuves inimaginables, leur formidable résilience, leur profonde humanité, leur combat sans relâche pour préserver la dignité malgré les préjugés et l'indifférence devant leur précarité sociale et, plus largement, les profondes injustices de notre société.

Ce n'est pas l'indifférence. Le mot est peut-être mal choisi. En fait, la précarité sociale, comme l'itinérance, n'est un secret pour presque personne, elle est même de plus en plus présente dans notre société. Les gens en ont pleinement conscience, c'est une réalité – quoique toujours aussi taboue, aussi diabolisée – qui nous suit, qui nous guette tous de plus près que jamais.

Mais sur ces photos du calendrier, ce n'est pas ce que vous verrez. Vous ne verrez pas des logements délabrés, des vêtements sales et usés, des corps frêles, des seringues, des gens dormant dans la rue, sur un banc de métro... la manière dont la précarité sociale est trop souvent représentée dans les médias. Vous verrez plutôt la fierté, la détermination, le bonheur, le rêve... Vous verrez tout ce que vous voyez quand vous vous arrêtez pour parler à nos camelots.

Vous verrez tout ce qui nous rejoint et nous inspire. Et peut-être vous verrez-vous en eux ? ■

4 questions à Julia Posca



PHOTO: IRIS

Qu'il s'agisse du dévoilement de la Politique québécoise en matière d'immigration, de participation et d'inclusion, de la course à la chefferie au Parti québécois ou des valeurs québécoises de la Coalition Avenir Québec, de nombreuses idées reçues circulent publiquement sur l'utilité de l'immigration pour l'économie. Chercheure à l'IRIS, Julia Posca est l'auteure du *Portrait du revenu et de l'emploi des personnes immigrantes*, publié par l'IRIS en septembre dernier. Retour sur les points clés de cette note explicative sur les effets de l'immigration pour le Québec.

1 Pourquoi avoir choisi de travailler sur les effets de l'immigration sur l'économie ?

Depuis un peu plus de trois ans, nous avons entamé à l'IRIS, une série de notes explicatives sur le thème des inégalités en hommage au sociologue Paul Bernard qui s'intéressait à ces questions. Nous avons choisi de travailler sur la question des immigrants parce que nous avons l'impression que même si le Québec est reconnu comme une société d'accueil, les immigrants ne sont pas toujours très bien accueillis. Ce portrait de la situation économique avait donc pour but de révéler les lacunes sur les questions d'accueil et « d'intégration » des immigrants en mettant l'accent sur les écarts qu'il y avait avec les natifs quant à leur situation économique.

2 Parmi vos constats, on note que les femmes immigrantes sont nombreuses à vivre une double discrimination. Comment peut-on l'expliquer ?

Certains immigrants sont admis dans la catégorie économique, c'est-à-dire qu'ils viennent en tant que travailleurs qualifiés voire même plus qualifiés que la moyenne des Québécois

et Québécoises. Et pourtant, statistiques à l'appui, les femmes immigrantes ont des taux d'emploi qui sont plus bas que le reste de la population alors que d'autres occupent des emplois pour lesquels ils sont bien plus qualifiés. Cela se répercute donc sur leur revenu qui est bien plus faible, soit 60 % de celui des hommes natifs. Elles connaissent alors plus de précarité. Autre élément qui pourrait servir d'explication, c'est la question de la discrimination à l'embauche et plus particulièrement quand ces personnes appartiennent à des groupes racisés. Enfin, nous avons constaté que la situation était pire que dans les autres provinces canadiennes notamment en Ontario et en Colombie-Britannique. En somme, au Québec, les immigrants vivent plus de discrimination, ce qui les empêche d'occuper des emplois de qualité et bien payés.

3 Comment peut-on expliquer cet écart entre les provinces canadiennes ?

Au Québec, il y a plus d'immigrants récents qu'en Ontario. Cela explique en partie pourquoi ils sont dans une situation plus favorable. Mais, une autre différence avec l'Ontario, c'est que la population immigrante y est beaucoup plus importante. Cela signifie qu'il y a plus de chance que les employeurs soient issus de la diversité et qu'il y a une plus grande ouverture envers les personnes qui appartiennent aux minorités dites visibles. Je crois qu'au Québec, il y a encore beaucoup de préjugés, de craintes et de peurs envers les personnes immigrantes qui sont alimentés par certains discours politiques.

4 Un mouvement est d'ailleurs né pour mettre en place des consultations publiques sur le racisme systémique au Québec. Pensez-vous que cet exercice serait utile ?

Je crois qu'il serait souhaitable. Il faut s'attaquer aux discriminations qui provoquent certaines inégalités. Il faut aussi reconnaître

que c'est un problème et qu'à la base de ces discriminations, il y a le racisme et les préjugés. Ce sera en tout cas la première étape avant de poser des actions pour y remédier. Le gouvernement a l'air frileux et je pense que cela s'explique en partie parce que certains partis politiques ont pris un tournant identitaire. Accepter un tel exercice serait pour eux comme reconnaître qu'ils sont en partie responsables de ces discriminations. Cela montre enfin qu'il y a un réel écart entre le discours que le gouvernement libéral a depuis plus d'une décennie sur l'importance de la diversité et les réalités statistiques et sociales. Si on veut s'attaquer aux inégalités que vivent les personnes immigrantes, la question de la discrimination est centrale. Surtout au niveau des entreprises qui embauchent, je pense qu'il y a certainement un travail de sensibilisation à faire auprès d'elles. ■

Consultez l'étude complète sur le site de l'IRIS : iris-recherche.qc.ca/publications/inegalites-3



PHOTO: CHRISTIAN LISSEMAN



ANGLETERRE | Une meilleure vie pour son enfant à naître

D'origine roumaine, Marta vend le journal de rue *Big Issue North* à Manchester, où elle vit avec son petit ami. Enceinte de deux mois après quatre ans d'efforts, elle est heureuse d'avoir son premier bébé en Angleterre. Malgré les difficultés qu'elle a laissées derrière elle dans son pays natal, elle affirme: « Je voudrais une maison en Roumanie

un jour avec mes enfants et mon petit ami». Âgée de 20 ans, elle vit à Manchester depuis trois mois dans une maison avec son oncle, sa tante et son copain. « *Il me fallait un travail alors je suis venu ici. Il n'y avait pas de travail, pas d'argent, pas de nourriture en Roumanie. Quand j'ai su que j'étais enceinte, je savais que je devais travailler. Mon petit ami qui vivait en Angleterre m'a dit: " Viens chez moi, tu auras une bonne vie " ».* Marta est camelot afin de manger, acheter des vêtements, mais aussi pour faire quelque chose de sa vie. « *J'aime vendre le magazine parce que je l'aime et aussi parce que je peux faire de l'argent »*, dit celle qui fréquente l'église dans ses temps libres. (*Big Issue North /INSP*)

PHOTO: SHIN JUNG HYUK

CORÉE DU SUD | Femmes de réconfort : les excuses qui tardent à venir



Jun 1942, Ok-Sun Lee, alors âgée de 16 ans a été enlevée en plein jour par des militaires japonais et envoyée en Chine, forcée à servir d'esclave sexuelle pour les soldats japonais. Au cours

de la Deuxième Grande guerre, il est estimé que quelque 400 000 « femmes de réconfort » coréennes ont subi le même sort. Après avoir été agressée par jusqu'à 10 hommes par jour, Ok-Sun a vu plusieurs de ses consœurs se suicider ou être tuées. Il faudra 58 ans avant qu'elle puisse rentrer chez elle. Depuis 1991, les ex-femmes réconfort sud-coréennes se sont mobilisées pour obtenir des excuses de la part du Japon. Vingt-cinq ans plus tard, ces excuses tardent à venir. Ok-Sun, aujourd'hui âgée de 90 ans vit avec plusieurs autres nonagénaires ex-esclaves dans la Maison du partage près de Séoul, une habitation qui leur est destinée, où elles peuvent panser leur plaies et couler leurs vieux jours en paix. (*Big Issue Korea*)

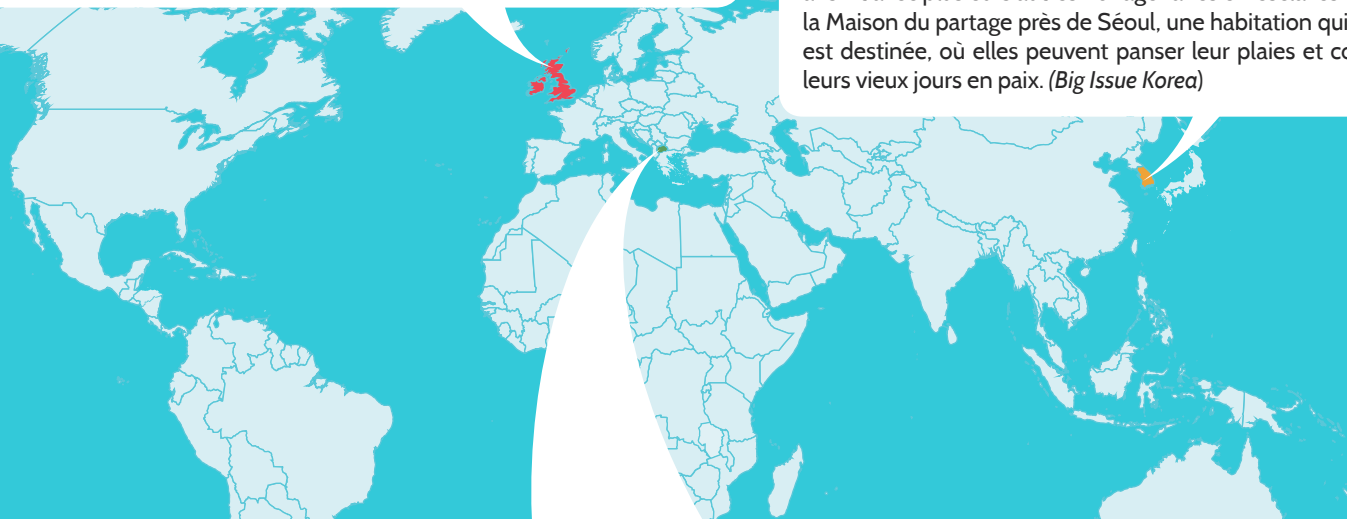


PHOTO: MODFOS (123RF)



MACÉDOINE | Les temps sont durs en Europe de l'Est

En marge de la 11^e Conférence sur la recherche européenne sur les sans-abri, une équipe du journal de rue danois *Hus Forbi* qui a parlé avec ses homologues de Lice v Lice en Macédoine constate que les temps sont durs pour les personnes sans-abri en Europe de l'Est. La vie est difficile si vous êtes pauvre dans certains des ces pays, où le concept d'un État-providence n'a jamais vraiment été mis en œuvre. En Macédoine, le gouvernement reconnaît à peine que les gens sont sans-abri. Dans la capitale Skopje, le journal de rue Lice v Lice [Face-à-Face], qui compte 40 camelots, joue un rôle important. Il est non seulement un moyen pour les gens de faire de l'argent, mais il constitue également un plaidoyer qui sensibilise sur les problèmes sociaux qui ne sont pas reconnus officiellement. L'étude issue de la conférence indique qu'il y a un grand besoin pour une meilleure intervention institutionnelle, de la prévention, l'intervention précoce, l'intervention en situation de crise et de l'intégration sociale et professionnelle. (*Hus Forbi*)

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



Morts dans l'indifférence

L'Halloween ou la fête des Morts est aussi le nom réservé à la fête de La Toussaint. Lié historiquement aux calendriers chrétiens et celtiques, le 1^{er} novembre est l'occasion de rendre hommage à ceux et celles qui sont décédés durant l'année.

Dans ce dossier, nous nous sommes intéressés à ceux dont on ne parle que très peu : les itinérants morts dans les rues et les personnes qui meurent sans leur entourage auprès d'eux. Si le plus complexe a été de trouver des données statistiques sur le nombre de décès ainsi que les causes, force est de constater que de nombreux groupes et organismes communautaires font leur possible pour leur assurer un dernier hommage. En toute dignité.





Comme des chiens

Pourquoi un si grand nombre d'itinérants crèvent seuls comme des chiens, devant l'indifférence de passants occupés à contrôler leur petite vie d'égoïstes égocentriques ? Soyez sans crainte, un jour la Grande Faucheuse vous rendra personnellement visite à domicile.

Alors comment se fait-il, qu'agonisants dans les ruelles et les lieux publics, ils soient ignorés et considérés comme étant déjà morts ? Alors pourquoi nous préoccuperions nous de ces morts-vivants en sursis, puisque de toute manière ils sont réputés sans aucun avenir ?

Quand leurs dépouilles sont découvertes, ils représentent un problème pour notre société dite civilisée. Étant devenus avec le temps des irritants, ils énervent les autorités politiques en place. Habituellement les poubelles vont à la décharge publique pour être enfouies avec les autres vidanges. Mais que se passe-t-il lorsqu'il s'agit d'un des nôtres ?

J'avoue que durant une grande partie de ma vie, j'ai craint et jugé les quêteux et les itinérants. Je me croyais au-dessus de ces malpropres. Je me pensais meilleur que tous ces rebuts et ces incompris de la société. Tout simplement parce que je n'avais jamais fui ma souffrance morale et psychologique, en anesthésiant la violence de mes douloureuses émotions avec des drogues, de l'alcool ou autres produits de même acabit.

Heureusement, j'ai échappé à ma flagrante ignorance. Aidé en premier lieu par de la littérature antique, puis par une expérience communautaire qui enracinèrent en moi la volonté de grandir intérieurement.

Tout d'abord, j'eus accès au deuxième chapitre du livre intitulé Qohélet, écrit il y a plus de deux mille ans par un homme à la bonté légendaire. En résumé cela va comme suit : « *Car le sage ne laisse pas de souvenir pour toujours, pas plus que l'homme stupide ; à mesure que les jours passent, tout est oublié. Le sage meurt bel et bien comme l'homme stupide !* » Certes, vous pourriez me rappeler que le contenu de ce bouquin n'est pas contemporain, puisque rédigé bien avant Jésus-Christ. Toutefois, son contenu est toujours d'actualité. En effet, il enseigne que morts ou vifs, tous sont égaux devant le trépas.

Simultanément, mes sept années passées à la solde du magazine *L'itinéraire* me furent également salutaires. Elles me permirent de faire tomber une multitude de préjugés péjoratifs, s'appliquant aux tout croches d'un monde se voulant trop performant.

Par ce que je n'ai aucune compétence à titre d'intervenant ou de travailleur de rue, je ne suis donc pas tenu de vous dorer la pilule afin de gagner votre sympathie. Me voilà donc libre d'écrire en transparence, selon mon bon vouloir.

Je crois qu'il est facile d'avoir la conscience tranquille, il suffit de sauver les apparences. Pour ce faire, certains vont jusqu'à tenter d'extirper ces victimes inconnues de l'anonymat.

Les candidats sont nombreux et facilement identifiables, car ils sont presque tous ignorés par leurs familles immédiates. Il serait impératif d'intervenir bien avant leurs décès, mais de toute façon, rares sont les réseaux sociaux pouvant se substituer à un groupe de soutien. Alors est-ce trop peu, trop tard ? Pour ma part, je trouve que la situation est désespérée.

Mais que fait-on de la dignité humaine ? Du respect dû à une personne, qu'importe sa condition sociale ou ses avoirs ? ■

REPORTAGE

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT LAURENDEAU / BIENCOURT

L'itinérance au Québec

Ces morts dans l'oubli

La mort des sans-abri reste un sujet tabou et il existe peu d'information sur le nombre exact de décès ainsi que leurs causes. Il faut alors se tourner vers les divers organismes qui leur viennent en aide.

Il est pratiquement impossible de savoir exactement combien de personnes itinérantes décèdent en moyenne, par année, au Québec. Même le Bureau du coroner n'a pas de réponse à ce sujet, bien qu'il comptabilise le nombre de corps non réclamés.

La raison pour laquelle il est compliqué de quantifier ces décès est liée à la difficulté de définir ce qu'est vraiment un itinérant. Certaines personnes vivent toujours dans la rue, alors que d'autres fréquentent les refuges ou « crèchent » chez des amis. L'itinérance a plusieurs visages. Pour connaître le taux de mortalité approximatif, il faut donc s'informer auprès de plusieurs organismes et refuges.

Des causes multiples

Il est également complexe de connaître les causes de mortalité chez les itinérants, le Bureau du coroner ne conservant pas en effet de telles statistiques.

Dans les médias, des cas impliquant un itinérant lors d'une intervention policière qui a mal tourné ou d'autres qui meurent de froid durant l'hiver sont souvent rapportés. L'information sur la principale cause de décès des sans-abri varie d'un organisme à l'autre, puisque les ressources répondent à des besoins différents.

Par exemple, un organisme qui vient en aide aux personnes ayant un problème de toxicomanie aura affaire surtout à des cas de décès par surdose. Selon le frère Marc qui officie à la Maison du Père, un service d'hébergement d'urgence pour les hommes en situation d'itinérance de 25 ans et plus, situé à Montréal, l'abus d'alcool dans le passé comme le présent est souvent la cause principale des décès. « En 1981-1982, ils mouraient surtout du sida, explique-t-il, mais maintenant il y a beaucoup de cas de cirrhoses du foie. On en a un qui va mourir bientôt (...) Je suis allé le voir à l'hôpital et il était dans le coma. Il n'a que 50 ans (...) Nos gars meurent jeunes. » L'année dernière, la Maison du Père a rendu hommage à 27 personnes qui vivaient en situation d'itinérance.

Pour sa part, le père Claude Paradis, également travailleur de rue, dit s'être occupé de 480 dépouilles en une année. Il s'agit de

personnes itinérantes ou de travailleuses du sexe décédées seulement à Montréal.

Dans la ville de Québec, c'est la Fondation Gilles Kègle – du nom d'un bénévole Québécois surnommé « l'infirmier de la rue » – qui s'occupe des soins et des obsèques des personnes vivant seules ou dans la rue. Cette année, la fondation s'est occupée des funérailles de 48 personnes, dont 30 % étaient sans-abri et âgées entre 40 et 50 ans.

Les causes sont souvent liées au cancer dû à l'usage du tabac et à une mauvaise alimentation. Il existe aussi des cas de suicides et de surdoses. Ces données ne reflètent toutefois pas le véritable nombre de décès chez les itinérants. Pour disposer d'une telle information, il aurait fallu compiler les données auprès de toutes les ressources du Québec.

La Fondation veille donc à ce que ces personnes aient des funérailles dignes, qu'ils soient croyants ou non, quelles que soient leurs religions. Grâce aux dons et à leur dévouement, elle acquitte les frais d'enterrement et organise des cérémonies pour les défunts esseulés. Pour Gilles Kègle, « tous ont le droit à la dignité, même après leur décès ».

Corps non réclamés

D'après un article de *La Presse* publié en septembre 2009, lorsque personne ne réclame le corps du défunt après un délai de 30 jours, il risque de se retrouver dans une fosse commune ou de servir à des recherches scientifiques. Il existe cependant des organismes qui font en sorte que les défunts aient un enterrement et des funérailles décentes.

Dans la petite chapelle aménagée à la Maison du Père, le frère Marc confie qu'il y organise les obsèques et s'occupe de gérer les demandes de l'administration provinciale afin d'obtenir le remboursement des frais des pompes funèbres. « S'ils ont un compte de banque et que la famille n'est pas là, ça complique les choses. Je suis déjà allé à une banque pour avoir un relevé et ils n'ont pas voulu me le donner. De plus, l'aide sociale a téléphoné et ils ont dû envoyer deux enquêteurs pour avoir accès à un relevé de compte en banque vide. »

Précisons que les personnes en situation d'itinérance n'ont pas nécessairement de l'argent dans leur compte en banque bien que l'aide sociale exige un relevé de compte pour payer les frais funéraires.

Les institutions financières devant respecter la confidentialité des clients, elles sont souvent réticentes à donner un relevé à quiconque n'étant pas de la famille, et ce, même si le compte est vide.

Le frère Marc ajoute à cela qu'il y a beaucoup de démarches à effectuer pour se faire rembourser. Il explique notamment que certains hommages ont été possibles grâce à la collaboration d'une entreprise de pompes funèbres qui a accepté de leur faire crédit. De plus, si l'homme qui fréquente le refuge accepte de faire son testament ou que la Maison du Père s'occupe de ses papiers administratifs à sa place, cela rend souvent la tâche moins ardue quand il décède.

L'importance de rendre hommage

Le frère Marc fait tout pour que « ses gars », comme il les appelle, meurent dans le respect. « Ça m'est déjà arrivé de fermer les yeux d'un gars et que l'infirmière arrive en demandant de sortir toutes ses affaires immédiatement. Je lui ai dit qu'il fallait au moins le laisser refroidir ! » Lorsqu'un homme fréquentant son refuge décède, ce dernier procède à une liturgie de la Parole. Cela consiste à célébrer une cérémonie dans la petite chapelle de la Maison du Père où tous les résidents peuvent témoigner des bons moments qu'ils ont partagés avec le défunt, comme pour lui rendre hommage. Cela les aide, en quelque sorte, à faire leur deuil.

Il arrive que les membres de la famille assistent aussi à la cérémonie, même s'ils ont vécu des épreuves difficiles avec leur proche décédé. « Cela les soulage de savoir qu'il avait des amis, que des personnes se sont occupées de lui. Ils peuvent se sentir moins coupables de l'avoir délaissé », confie-t-il.

Rendre hommage à ces personnes est si important que chaque année, à l'occasion de la Nuit des sans-abri, un évènement dont le but est de sensibiliser et briser les préjugés envers les personnes itinérantes, les noms de chaque personne itinérante décédée est nommé à haute voix afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli.

Prévention

Pour prévenir les décès des personnes itinérantes, l'Équipe mobile de référence et d'intervention en itinérance (EMRII), sous l'égide

du Service de Police de la Ville de Montréal (SPVM), agit auprès de ceux et celles en situation d'itinérance et ayant fait l'objet d'interventions policières répétées.

Ces derniers interviennent souvent auprès des itinérants afin d'éviter qu'ils ne meurent dans la rue. Ils les réfèrent à diverses ressources et insistent, surtout l'hiver, pour qu'ils aillent dormir dans un refuge. Mais, tous ne veulent pas s'y rendre par crainte de perdre leur liberté, d'accepter les règlements et les horaires des refuges, ou de passer la nuit dans des dortoirs avec des personnes qu'ils ne connaissent pas.

Aux dires de certains résidents de la Maison du Père, il est difficile de faire confiance aux autres, même aux intervenants psychosociaux. Souvent trahi par une ou plusieurs personnes, le lien de confiance apparaît comme primordial. S'ajoute à cela les personnes aux prises avec un problème de santé mentale, qui ont perdu le contact avec la réalité et qui ne sont pas conscientes des ressources disponibles ou ont tout simplement oublié qu'il en existe.

Et les femmes ?

De plus en plus de femmes connaissent une situation d'itinérance. La raison évoquée par certains responsables d'organismes communautaires est qu'il y a un manque criant de ressources d'hébergement leur étant destinées.

Pourtant, parmi les personnes itinérantes décédées à Québec et dont la Fondation Gilles Kégle a pris en charge les obsèques, près de la moitié étaient des femmes.

Le Chaînon, un organisme montréalais qui accompagne les femmes en difficulté ne dispose que de très peu de statistiques concernant le nombre de décès de femmes. Seule donnée confirmée, trois femmes sont décédées en août dernier. L'organisme ne cherche cependant pas à connaître les causes de la mort, mais accorde plutôt de l'importance à rendre un dernier hommage à ces femmes, en organisant des cérémonies et en s'assurant qu'elles soient enterrées décentement.

D'après le Bureau du coroner, cette année, 58 corps n'ont pas été réclamés à Montréal contre 16 à Québec, soit un total de 74 pour les deux villes. À noter que ce nombre était égal à 58 en 2015. ■



Découvrez le complément vidéo
et photo de cette entrevue sur
itinaire.ca/extra



Morts dans la rue

Ces statistiques invisibles

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Le Québec est loin d'être la seule province concernée par la mort des personnes sans-abri. En Ontario, à l'exception de quelques municipalités, aucune instance ne se charge de décompter officiellement ces décès. Tandis qu'en France quelques données existent, ce sont les mesures politiques et sociales qui semblent faire défaut.

Dans une large enquête publiée en février 2016, le *Toronto Star* tentait de comprendre les raisons pour lesquelles personne ne voulait assumer la responsabilité de décompter le nombre de sans-abri morts dans la rue. « *La province et les municipalités de l'Ontario ne répertorient pas les décès des sans-abri. Ce qui révèle que nous n'avons aucune compréhension précise de l'ampleur de la tragédie et de la meilleure façon de la résoudre* », rappelle en entrevue le docteur Dirk Huyer, le coroner en chef ontarien. « *Il n'existe pas de mécanisme légal en vigueur en Ontario qui permet de suivre tous les décès des personnes sans-abri* », et ce, malgré les actions des groupes communautaires qui luttent contre l'extrême pauvreté.

Le *Toronto Star* a trouvé deux principales raisons pour lesquelles personne ne répertorie ces décès : le Bureau du coroner, qui enquête sur les décès non naturels, soudains et inattendus, n'a pas comme mandat de suivre tous les décès des personnes itinérantes, les hôpitaux, les organismes communautaires et les refuges pour itinérants ne sont pas tenus de déclarer tous ces décès provinciaux à un registre centralisé.

Ainsi, selon Dirk Huyer, si l'enregistrement des décès des sans-abri a commencé en 1989, la pratique a cessé en 2007 parce que

ces données étaient considérées comme « *peu fiables* ». Le *Toronto Star* rappelle cependant que cette liste remonte aux années 1980 et s'arrête uniquement à 800 décès de personnes sans domicile fixe. Aussi, les noms sont gardés secrets pour des raisons de « *protection de la vie privée* ». Même les membres de la famille de la personne décédée ne peuvent savoir si leur proche est sur cette liste. Les procédures en cas « *d'adresse non fixe* » du défunt étant imprécises, la confusion est souvent au rendez-vous.

En Ontario, le Bureau du coroner ne peut lancer une enquête que dans trois grands cas de décès définis par la Loi sur les coroners : un décès soudain ou inattendu comme une crise cardiaque sans témoin ; un décès jugé contre nature comme une surdose, et un décès alors que le défunt était sous la garde des services sociaux tels les foyers ou établissements psychiatriques. Une enquête ne peut donc être entamée que si la mort du sans-abri entre dans l'une de ces catégories.

Ampleur du problème

Ces décès sont devenus des statistiques invisibles, car non répertoriées dans un registre global. En avril dernier, la Ville de Toronto disait pourtant vouloir réduire le nombre de personnes sans-abri qui mourraient dans les rues. L'une des premières mesures proposées était de comprendre l'ampleur du problème en dénombant les morts survenues autant à l'intérieur qu'à l'extérieur des refuges. La Ville s'engageait alors à partager ces informations avec le gouvernement de l'Ontario, mais aussi avec les citoyens. Seule donnée confirmée à ce jour, plus de 200 personnes sans-abri sont décédées dans les rues de la métropole depuis 2007.

Dans l'attente de l'application réelle de cette mesure, ce sont des travailleurs sociaux ou des groupes communautaires qui maintiennent chaque mois une liste officieuse des décès des sans-abri, appelée *Toronto Homeless Memorial*. Cette dernière est affichée à l'extérieur de l'Église de la Sainte-Trinité, située sur la place Trinity Square dans le centre-ville de la métropole. Pour l'année 2016, un peu plus d'une vingtaine de décès étaient inscrits sur ce registre, et il s'agissait en majorité d'hommes.

France : 2 000 décès chaque année

En France, le constat est quelque peu similaire à une différence près : les données semblent centralisées et sont rendues publiques par des collectifs qui rendent hommage à ces personnes. Mais là aussi, la question de leur fiabilité se pose puisqu'elles sont recueillies à partir des signalements effectués par la famille, le voisinage et les médias. Ainsi, selon les chiffres recueillis par le Centre Maronite de documentation et de recherche (CMDR) - la base de données la plus importante du pays - il est estimé qu'il y a eu probablement six fois plus de morts dans les rues en 2015.

Depuis 2010, le CMDR a constaté une augmentation constante du nombre de décès des personnes sans-abri. Selon un recensement mené par le Collectif Les morts de la rue et rendu public en 2015, les victimes étaient majoritairement des hommes (88 %), décédés en moyenne à 49 ans. Notons que l'âge moyen de décès des hommes dans la population générale était de 79 ans.

Une étude de 2013 préparée par le Laboratoire de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) menée en collaboration avec le CépiDc qui traite l'ensemble des certificats de décès survenus sur le territoire français renseigne sur les causes de ces morts.

Dans 28 % des cas, les personnes sans-abri meurent de façon violente comme une agression, une noyade ou des accidents de la circulation. Précisons qu'en France, lorsqu'un décès survient sur la voie publique, ou dans un contexte jugé violent ou suspect, le corps du défunt est transféré sur décision judiciaire, dans un institut médico-légal. C'est l'Inserm qui prend alors en charge l'investigation et rédige la partie médicale du certificat de décès.

Quant aux lieux des décès, l'étude renseigne qu'ils ont lieu à 39 % dans un hôpital, 27 % sur la voie publique et 17 % dans un logement. Cela signifie que la proportion de décès sur la voie publique est quatre fois plus élevée au sein de la population sans domicile. S'ajoutent à cela quelques rares travaux menés par des collectifs

américains qui révèlent que les décès par mort violente sont plus fréquents chez les personnes sans domicile fixe et qu'il s'agit bien souvent de suicides et d'homicides.

Effets de l'alcool et du froid

Contrairement aux idées préconçues, le froid et l'alcool sont des causes mineures de décès bien qu'elles soient supérieures à la proportion de la population générale et qu'elles peuvent entraîner d'autres maladies mortelles. Selon les données de 2008-2010 du collectif Les Morts de la rue et du CépiDc-INSERM, les décès liés à une hypothermie « sont beaucoup plus représentés chez les sans domicile que dans la population générale, mais ils ne représentent qu'une faible partie des décès ».

Ces résultats doivent cependant être interprétés avec précaution, car « seule l'hypothermie accidentelle (ou due à un froid naturel excessif) a été prise en compte ». Il n'existe donc pas à ce jour d'étude complète sur le sujet.

Néanmoins, Santé publique France (InVS) recense quelques effets sanitaires qui pourraient être attribuables au froid, « tels que les accidents vasculaires cérébraux et les maladies respiratoires ». Ainsi, les auteurs de l'étude reconnaissent que le nombre de décès liés au froid « a sans doute été sous-estimé dans cette étude ».

S'il est vrai que le nombre de décès liés à l'alcool est plus important chez les sans-domicile que dans la population générale, la différence avec cette dernière est là aussi « moins importante que prévu ». Selon l'étude sur la santé mentale et les dépendances des personnes sans logement personnel en Île-de-France publiée en 2010, « la proportion de consommateurs d'alcool parmi les sans-domiciles est plus faible que parmi la population générale. En revanche, les consommateurs d'alcool parmi la population sans domicile ont une consommation le plus souvent excessive ».

Autre réalité concernant cette fois-ci le visage changeant de l'itinérance en France, plus de 10 000 familles seraient sans logement pour la seule région Île-de-France, selon les résultats de l'enquête *EnFams* 2013 publiée dans le Bulletin épidémiologique hebdomadaire.

Selon les données, près de la moitié des familles étaient monoparentales, dont 22 % ayant au moins trois enfants, souffrait de malnutrition ou d'insécurité alimentaire, d'anémie, de dépression ou encore de stress post-traumatique. Enfin, un peu plus de 20 % des enfants des personnes sans-abri présentaient des troubles de santé mentale, comme un retard du développement. ■

L'ITINÉRAIRE C'est bien plus qu'un magazine !

You Tube
Abonnez-vous à
notre chaîne officielle
Groupe l'itinéraire

itinaire.ca

Comprendre les rituels de deuil

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA GUELLIL

Dans les nombreux rites funéraires, l'exposition du corps dans un cercueil peut jouer un rôle important dans le deuil. Dans le cas de personnes ayant connu l'itinérance, il peut arriver que leur corps ne soit pas réclamé par leurs proches. Professeure au Département de psychologie de l'UQÀM, psychologue et psychanalyste, Marie Hazan s'est penchée sur ces rituels de deuil qui rendent hommage au défunt.

On parle couramment du besoin de « faire son deuil » lors d'un décès. Que signifie cette expression ?

En psychologie, des étapes du deuil sont identifiées telles que le choc, le déni, la colère, la tristesse ou encore la résignation. Ce sont des stades qui sont bien réels dans un deuil, quoiqu'ils ne soient pas nécessairement linéaires. Un deuil en psychanalyse, et si on se réfère aux écrits de Freud, c'est de désinvestir l'objet, c'est-à-dire l'autre; il s'agit de notre réaction face à la perte d'un proche, d'une idée ou d'un emploi et de l'adaptation à cette perte. Selon Freud, il s'agit de se détacher avant de (se) réinvestir psychiquement et émotionnellement. Par exemple, il peut s'agir de toutes ces choses que l'on faisait avec la personne aimée. Dans la perte d'une idée, si le deuil concerne la croyance en Dieu, le désinvestissement peut concerner la célébration des fêtes, les messes à l'église, à la mosquée ou la synagogue. En somme, il s'agit de regagner petit à petit des éléments de ce qui est perdu.

Quand le deuil concerne la disparition d'une personne, enterrer son corps, ou l'incinérer, a-t-il une importance dans le processus ?

Je trouve très difficile de faire un deuil si on n'a pas vu le corps. Les religions, avec tous les défauts qu'on peut leur imputer, ont offert un cadre assez riche. Prenons l'exemple de deux rituels : les interrogations que l'on se pose quant à la conservation des cendres du défunt et le fait de les jeter dans la mer. J'ai l'impression que lorsqu'on est obligé de se fabriquer un rituel de deuil, cela nous met beaucoup de poids sur les épaules. Tandis que les religions ont des rituels plus convaincants. Mais c'est une question complexe et personnelle...

Existe-t-il une différence entre le fait d'enterrer un corps et le fait de l'incinérer dans le processus du deuil ?

Pour moi, il existe une différence, mais tout le monde n'est pas obligé d'être de mon avis. Je crois que cela dépend de beaucoup d'autres choses. Même dans les rituels encadrés par la religion, le manque de temps peut rendre difficile le fait de se retourner, de parler du défunt ou des effets de son absence. Nos sociétés actuelles n'accordent que très peu de place aux rituels de deuil. C'est comme s'il n'y avait pas de place psychiquement et socialement pour ces considérations.

De telles considérations nous aideraient-elles à accepter une disparition ?

Oui, en tout cas bien plus que si on balaye tout cela et que l'on s'empêche d'y penser. En ce sens où le rituel de deuil n'est pas aussi important en lui-même que le fait de lui accorder de l'importance, du temps, de la place. L'ensemble des étapes du deuil peut être vécu plusieurs fois et il ne s'agit pas de quelque chose de linéaire. Freud souligne la différence entre le deuil et la mélancolie. Ce dernier sentiment est une pathologie qui ressemble à un deuil dont on ne guérit pas. Ainsi, selon lui, toutes les étapes du deuil sont comme un processus mélancolique sauf que l'on se remet du deuil, ce qui n'est pas le cas de la mélancolie. Dans le cas où nous n'avons pas le corps du défunt, c'est comme si on pensait qu'il pouvait revenir, comme si nous n'étions pas certains de sa disparition.

Dans toutes les religions, il existe des cérémonies qui permettent de rendre hommage au défunt. Pourquoi est-ce si nécessaire ?

Prendre ce temps permet de redonner au défunt la place qu'il avait. Quand une personne décède subitement, tous les aspects de sa vie et de sa personnalité disparaissent en même temps; qu'il s'agisse de son côté enfant, amoureux, des amis, etc. Il s'agit donc d'une question de respect que de pouvoir considérer tous les aspects de cette personne. C'est aussi pour ceux qui sont présents et qui s'identifieront à cette disparition, dans le sens où tout le monde mourra un jour. L'autre aspect est lié à notre relation ambivalente avec

les vivants et les morts : il y a des personnes qu'on aime, d'autres qu'on déteste et il y a aussi des personnes à qui on en veut. La mort est comme un solde de tous ces comptes. Quand c'est fini, il peut arriver que l'on se sente réellement coupable pour des pensées et non des actes.

D'où vient cette culpabilité ? Est-elle plus intense lorsque la mort est brusque ?

On la retrouve souvent chez les enfants qui se questionnent sur leur responsabilité dans un décès, surtout s'il s'agissait d'un proche. S'ils ont été « méchants » ou s'ils ont eu des « mauvaises pensées » envers cette personne, ils se disent que c'est cela qui lui a nui. C'est la pensée magique où on craint que nos désirs se réalisent... C'est ce qui amène les survivants à vouloir rendre hommage pour se déculpabiliser. Si une personne meurt brusquement alors qu'elle était en parfaite santé, c'est un grand choc parce que nous devons faire ce deuil, mais aussi accepter que nous ne ferons plus certaines activités avec cette personne. *A contrario*, quand il s'agit d'une mort suite à une longue maladie, il y a un certain soulagement qui entre en jeu. Dans le cas des personnes itinérantes, si on part du principe que le défunt était abimé par sa vie, il faut faire le deuil de la personne saine qui a précédé cet état. En somme, il n'y a pas réellement de mort plus facile puisque tout est une question d'image que l'on se faisait, de représentation.

Ce soulagement que l'on peut avoir à la suite de l'annonce du décès d'une personne est-il malsain ?

Si nous parlons de quelqu'un qui avait une faible qualité de vie, il est possible que l'on se dise qu'elle serait mieux de ne pas être vivante. Mais, c'est un sujet très compliqué à traiter et qui nous ramène quelque part à cette question de l'aide médicale à mourir. Il est complexe de savoir quand une personne considère que sa qualité de vie est terminale. Personnellement, je ne pense pas que l'on ait le droit de penser ou de juger de la qualité de vie d'une personne. Ces sentiments renvoient à la culpabilité et ce serait pour les croyants, se mettre à la place de Dieu. Ce qui signifie que l'on pourrait craindre d'en subir les conséquences selon la loi du talion. C'est en ce sens que la culpabilité envers le défunt prend une place particulière dans la formation réactionnelle ou les éloges funèbres qui peuvent aussi parfois ressembler à une certaine comédie et un manque de sincérité liés à la culpabilité et à la peur.

Au-delà du sentiment de culpabilité, vous parliez notamment d'un sentiment de peur. Pourquoi ?

Parmi les rituels de deuil, il faut comprendre qu'il existe une peur de la vengeance du défunt. Il s'agit d'une sorte de superstition selon laquelle le défunt est dans un autre monde et nous ignorons tout de « ses pouvoirs ». C'est la fonction du fantôme qui revient nous hanter, surtout quand il s'agit de personnes maltraitées par la société ou par extension, par nous-même.

Lorsqu'une mort brusque survient, il y a une pensée de notre subconscient qui intervient et qui se matérialise par un questionnement profond : « ça aurait pu être moi ». Pourquoi pensons-nous ceci ?

Ça aurait pu être moi parce que nous sommes tous mortels, parce que je n'ai sans doute pas été gentil. On en revient encore au sentiment de culpabilité. C'est aussi en lien avec la rivalité fraternelle qui fait que les enfants, quand ils sont petits, peuvent être

méchants avec leurs frères et sœurs jusqu'à parfois souhaiter qu'ils disparaissent. Il est possible aussi de rapprocher cela de ce que Bettelheim appelait la culpabilité du survivant. Pour ceux qui voient d'autres ne pas survivre, ils peuvent se sentir à la fois heureux d'avoir survécu et très coupables d'avoir eu cette pensée.

En ce qui concerne les personnes qui meurent dans la rue, est-ce que ce sont des morts qui auraient pu être évitées ? Toutes les morts se valent-elles ?

Au fond, tout le monde est responsable de soi-même, mais nous sommes aussi responsables des autres. Dans certaines études, on a déjà montré que le taux de mortalité des jeunes de la rue était sept fois supérieur à celui des autres jeunes. Donc oui, ces morts peuvent être évitées et nous avons une responsabilité. Quant à la seconde question, je crois qu'il existe une certaine injustice qui persiste après la mort. Qu'il s'agisse d'un riche ou d'un pauvre, d'une personne célèbre ou d'un itinérant, l'un n'est pas plus mort que l'autre. Cela dépend aussi des croyances et des superstitions de chacun.

La mort est-elle un sujet tabou dans notre société, quelque chose qui semble hors de notre portée ?

Que ce soit de l'État ou les religions, il y a une certaine prise de pouvoir, une mainmise sur la mort qui se matérialise notamment par l'aspect marchand, mais aussi par le pouvoir de l'institution. À l'époque, cet aspect marchand faisait que certaines personnes, dépendamment de leur situation, ne pouvaient pas être enterrées. C'était le cas de ceux qui se suicidaient ou qui épousaient quelqu'un d'une autre religion, par exemple. Je ne pense pas que dans nos sociétés nous soyons moins respectueux qu'auparavant envers nos morts. Cependant, ce qui est inquiétant au niveau psychologique, c'est l'effet que cela peut avoir sur les familles. Quand il s'agit d'un corps non retrouvé par exemple, on peut supposer que c'est comme si le défunt n'était pas mort réellement. Ce qui peut être assez difficile à porter. Quant à l'idée que l'on se fait de la mort dans notre société, je crois qu'il existe différentes perceptions qui sont sans doute en lien avec notre culture. Par exemple, j'ai tendance à penser que des rituels de deuil plus consistants vont aider les proches à surmonter la perte. Ne serait-ce que parce qu'il y aura un moment où l'on parlera du défunt, où on le fêtera. Comme s'il s'agissait d'une communion autour du défunt et sa vie. ■



Marie Hazan

Rituels de deuil dans les différentes cultures

La mort peut désarmer parce qu'elle concerne tous les vivants. Les rituels de deuil qui y sont associés dépendent à la fois des émotions, des relations sociales, des religions et autres croyances. Que ce soit chez les Juifs, les Musulmans, les Asiatiques ou les Africains, la famille est au centre de tous les rites mortuaires. Elle constitue une source de soutien incomparable afin de passer au travers des épreuves.



Culture juive



Les obsèques juives sont généralement simples : sobriété du cercueil, aucune fleur ni couronne lors de la mise en terre. L'inhumation doit aussi avoir lieu le plus rapidement possible. Cinq phases du deuil sont reconnues. La première, entre le décès et les funérailles, est marquée par l'anéantissement des proches du défunt où aucune prière ou autre rite n'est imposé. La seconde et troisième phase se déroulent en sept jours où les personnes endeuillées ne sont pas autorisées à travailler, se couper les cheveux, se raser et se maquiller. De plus, elles ne sont autorisées à se laver que pour des raisons d'hygiène. La quatrième phase, elle, dure trente jours où les proches sont encouragés à retourner à leur vie normale bien qu'il leur soit défendu de participer à des divertissements. Enfin, la dernière étape du deuil dure douze mois pendant lesquels une prière est récitée. Devant effectuer des visites au cimetière, les proches sont aussi soumis à différentes lois bibliques et rabbiniques.

Culture musulmane



Dans l'Islam, tous les pratiquants doivent se préparer à la mort parce qu'elle constitue une partie intégrante du cycle de la vie. La mort est ainsi perçue comme une transition entre deux étapes de la vie. Ainsi, le prolongement de la vie à l'aide de traitement médical ou de machines artificielles est jugé inacceptable. Lors d'un décès, trois jours de deuil sont initiés par les proches qui doivent être vêtus d'habits noirs. Ils ne peuvent porter aucun bijou ni même se maquiller. Pendant cette période, des prières sont récitées et les condoléances sont présentées aux proches. L'Islam encourage les proches endeuillés à partager leur expérience et à parler de leur souffrance. Au moment de la mort, le visage du défunt doit être tourné vers la Mecque, les yeux et la bouche doivent être fermés. Les vêtements sont ensuite retirés et le corps est couvert d'un drap de la poitrine aux genoux. L'enterrement doit avoir lieu le plus tôt possible pour que l'âme soit libérée de sa douleur et que le corps repose en paix. C'est la raison principale pour laquelle aucune autopsie ne doit être pratiquée.

Culture asiatique



Dans la plupart des pays asiatiques, la mort est un sujet tabou par crainte du mauvais œil. En Chine, les sentiments ne sont généralement pas verbalisés et les larmes sont cachées. Il existe cinq cercles de deuil qui varient en fonction du statut de la personne défunte. Par exemple, la mort d'un époux est considérée comme la plus difficile à accepter parce que la famille est perçue comme incomplète. La mort d'un enfant est considérée comme honteuse, les parents sont blâmés, car vus comme maudits des dieux; ce qui explique d'ailleurs pourquoi ils ne sont pas présents aux funérailles. Les funérailles sont publiques et varient en importance en fonction du statut social du défunt. La période de deuil est de trois années pendant lesquelles une grande place est accordée au culte des esprits. Dans cette culture, un lien essentiel est accordé aux ancêtres parce qu'ils sont considérés comme toujours vivants dans l'au-delà, sous forme d'esprits.

Traditions africaines



Les rituels de deuil dans les traditions africaines sont influencés par les croyances propres à chaque culture et les valeurs chrétiennes occidentales. La mort est ainsi généralement perçue comme une transition entre la fin d'une vie et le début d'une seconde où le défunt pourra retrouver sa famille et ses amis au paradis. La période de deuil est le moment idéal pour se souvenir du défunt. Toute la communauté est présente pour que le mourant ne se sente pas abandonné. Les femmes le maternent, lui racontent des légendes. C'est aussi le moment de se confesser au mourant, de régler de vieilles querelles ou de se réconcilier avec lui. La levée du deuil est une phase importante parce qu'elle marque la fin de l'errance de l'âme et son acceptation définitive dans la société des morts.

Sources : *Le deuil dans les différentes cultures* par Hélène Dubreuil, Francine de Montigny et Fanny Robichaud, publié en octobre 2005



L'humain dans la vie, dans la mort et au-delà

Je suis un modèle 52. À 14 ans j'entre pensionnaire au séminaire des Pères de Sainte-Croix. En six mois, j'y perds la foi et avec elle, la confiance en moi, la confiance envers les autres et la confiance en ce Dieu de mon enfance.

Cela fait alors de moi un agnostique de culture catholique canadienne-française d'Amérique du Nord et un Américain, comme dirait Elvis Gratton. Conséquemment je quitte ce nid de petits bourgeois, justement à cause de ce beau message chrétien qui les condamnait si bien, selon mon interprétation puérile du moment. Donc, je fugue du pensionnat et me ramasse à la rue pendant six mois. Commence alors une crise d'identité qui m'a propulsé dans une errance dorée, mais qui va finalement me ramener à la rue.

Durant cette période, j'ai mené une double vie. Une si réussie qu'elle m'a conduit à une certaine notoriété et quelques accomplissements personnels et sociaux ; et une autre cachée, vécue dans les bas-fonds des villes où j'ai souvent failli mourir dramatiquement. Comme la fois où ce gros gars, la main tremblante de rage, mit la pointe de son revolver sur ma tempe et souleva le cran d'arrêt. C'est le cri « *Fais pas le fou, fais pas le fou, laisse-le aller* » de la personne qui l'accompagnait qui m'a sauvé.

Au cours de mon passage récent sur le pavé, pendant un an et demi à Saint-Jérôme, j'ai fréquemment côtoyé la mort : une opération à cœur ouvert, une confusion cognitive menant à l'internement psychiatrique, et mon incapacité de passer à l'acte suicidaire bien que j'y pense souvent, à cause de la honte et de la culpabilité de mes contradictions intérieures.

Il y eut des avatars particuliers, comme la fois où je m'étais endormi dans un conteneur de recyclage d'une microbrasserie, à -40 °C. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par le camion de vidange et pus sortir et me sauver à temps de la ramasse et de la gelure. Ou cette fois où une personne aussi dérangée que moi a mis le feu à ma cabane, que je venais à peine de quitter, flambant en un instant, car j'y avais entreposé pour me chauffer un produit très inflammable.

Mais, durant cette période, c'est le fait de voir mourir prématurément autour de moi des congénères, des morts évitables, qui m'a interpellé le plus. Je me suis sorti de la rue, mais la rue demeure en moi ; elle est mon lieu d'appartenance et d'implications.

Je n'ai pas peur de la mort, j'en ai fait une amie fiable. C'est la seule connaissance sûre dont j'ai besoin pour éviter le pire : être mort-vivant. Fini pour moi l'errance ; je suis à la quête de mon humanité.

Je ne sens pas le besoin de définir cette puissance. C'est en vivant mes moments d'ombres et de lumières que j'avance à tâtons vers une meilleure compréhension de ce qu'elle est. Je retrouve ainsi non seulement la confiance, mais aussi la foi en moi, la foi envers les autres et la foi en la Vie. À un point tel que j'arrive à vivre sans laisser la mort m'écraser de mon vivant et espère même la transcender au moment de sa venue... où je pourrai dire simplement, « *enfin, c'est accompli* ». D'ici là, et je ne suis pas pressé, je souhaite à chacun de découvrir et de parcourir longuement le chemin de son heureuse destinée. ■



L'appétit vient en donnant.





Un piano de rue

Vous avez peut-être remarqué, ce printemps et cet été, dans votre voisinage, un vieux piano droit qui a l'air de s'ennuyer en attendant que quelqu'un se décide à poser ses doigts sur son clavier.

Au début de l'été, en passant sur la rue Fleury, près de Christophe-Colomb, un piano m'a fait un clin d'œil et je me suis laissé tenter. D'abord plutôt timidement, j'ai commencé à jouer. Et petit à petit, des tonnes que j'avais apprises il y a longtemps sont sorties de l'instrument.

Tout au long de l'été, j'ai joué du piano en plein air et je dois dire que le feeling est formidable. J'ai même joué en duo avec une gentille demoiselle qui, passant à vélo, s'est arrêtée à côté de moi. Elle a chanté des chansons de Gerry Boulet et de Marjo, en même temps qu'on entendait le train passer, la fontaine couler et les gens attroupés autour de nous applaudir. J'ai joué sur une quinzaine de pianos différents, éparpillés sur le territoire de la ville. Le décor et l'ambiance extraordinaires de la piste cyclable du Canal Lachine m'ont procuré le plus beau souvenir de l'été.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE
DU NOUVEAU MONDE



The streets

I've never been homeless, but I work on the street so I see a lot of beggars. The ideal solution would be that groups of people, like the government, should do things to get them jobs. It's better than panhandling, which is not a very healthy way of life. In another one of my articles, I said that I panhandled once, but only for 20 minutes. However, I felt disappointed and dishonored too. I stopped it and never did it again. Having a job gives you self-esteem and a sense of pride. My clients feel warm-hearted when they talk to me and I can communicate with people.

Also, in the streets, I see a lot of people taking drugs. Someone even asked me once if I wanted marijuana, I just brushed him off! I don't have that problem anymore, I've been drug-free for eight and a half years. Usually, with people taking drugs, there's violence and crime associated with that behavior. I'm not in that energy anymore! I prefer working, like I've been doing for L'itinéraire for more than 11 and a half years. I have a lot of regular customers and it gives me satisfaction.

The street can also be a lonely place. I spent two and half months at the Old Brewery Mission about six years ago. I was still working at L'itinéraire and I wasn't homeless, but I was going through a rough period. It was a little bit like being homeless. I slept there, and I had to leave at 7:30 in the morning, after breakfast and come back at 6:30 pm. There were too many rules and I didn't like staying there.

I think the streets of Montreal are pretty safe compared to other cities such as Vancouver, New York and Chicago. During the last twenty years, I've heard that there are a lot of drugs and crimes in Vancouver and New York especially, while Montreal has been known to be a safer city to live in. I don't exactly know why, but my opinion is that people are friendlier and at ease here, so people feel more at home.

But there is still a lot of work to do to keep Montreal safe. We need more job opportunities, more housing and less expensive leases. People want to live in a safe environment and we all have to do our part to make it work.

Have faith in our land and maybe the street will change for the better.

DANIEL GRADY
CAMELOT DE GAUCHETIÈRE / MANSFIELD
ET DES PINS / SAINT-LAURENT



MOTS DE CAMELOTS

Sauvons la planète

Ceux qui règnent sur la planète, les riches, polluent énormément avec leurs industries. Ils ne se soucient pas de la planète, car ce qu'ils veulent, c'est faire en sorte que nous consommons leurs produits. Pourtant, il existe plusieurs moyens de diminuer la pollution causée par ces puissances économiques.

En premier, il serait bien de comprendre comment éliminer nos déchets en étant le moins polluant possible. L'une des façons de le faire serait tout simplement de diminuer le nombre de déchets que nous produisons. Tout d'abord, nous pourrions moins consommer. Pour ce faire, il serait possible d'acheter des articles réutilisables, d'utiliser des bouteilles d'eau en aluminium ou en plastique recyclable et d'éviter celles en plastique des marques commerciales. Il faudrait aussi que la population soit davantage au courant des matières qui sont recyclables, afin d'éviter que des produits qui pourraient être recyclés soient jetés aux poubelles. Tout le monde devrait essayer d'éviter le plus possible d'acheter des produits aux emballages massifs et non nécessaires. Par exemple, il est possible d'acheter de la nourriture en vrac et d'apporter ses propres contenants au lieu de se procurer des produits alimentaires déjà emballés.

Si nous pouvons faire des efforts pour sauver la planète, les compagnies pourraient en faire également en essayant d'utiliser des machines ou des matériaux les moins polluants possibles pour la fabrication de leurs marchandises. En bref, les humains sont-ils dignes de mériter la planète qui nous donne tant ? La Terre est si fragile, protégeons-la !

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA



Calendrier L'itinéraire 2017

Les camelots comme vous ne les avez jamais vus

PROPOS RECUEILLIS PAR SIMON POSNIC

12 mois, 12 photographes professionnels, 12 portraits. Dès ce 1^{er} novembre, les camelots de L'itinéraire pourront vous vendre, en plus du magazine, un magnifique calendrier. Martin Tremblay, photojournaliste à *La Presse* et directeur artistique du projet, a réuni autour de lui plusieurs de ses confrères pour mener à bien ce projet.

Comment a commencé votre collaboration avec L'itinéraire ?

Ça fait très longtemps que je connais le magazine, que je l'achète au coin des rues comme tout le monde. J'ai toujours été intéressé par la mission de L'itinéraire. Quand on est photojournaliste, qu'on sillonne la ville, on n'a pas le choix d'être sensibilisé à ce que vivent les gens de la rue. J'avais déjà participé à un projet avec L'itinéraire l'an passé. Plusieurs camelots étaient venus à *La Presse* pour découvrir le métier de journaliste. Un de mes collègues et moi avons supervisé Mario, un jeune participant de L'itinéraire qui apprend la photo. Plus tard, l'équipe m'a parlé d'un projet de calendrier, et j'ai eu cette idée de réunir 12 des meilleurs photojournalistes québécois pour produire les photos du calendrier.

C'était important pour vous que plusieurs photojournalistes s'associent à un même projet ?

Le travail d'équipe entre photographes est très rare. On s'associe parfois à un journaliste de l'écrit, mais rarement à un autre photojournaliste. C'est ce qui rend ce projet vraiment unique, de réunir des professionnels d'une dizaine de médias différents.

Le portrait, c'est la meilleure façon de rendre hommage aux camelots et à leur travail ?

C'est leur rendre honneur, c'est les mettre au rang d'une personnalité importante. On n'a pas traité cette douzaine de personnes

comme des itinérants ou comme des camelots. On les a traités comme des personnalités importantes de notre société, comme des vedettes. On leur a donné le meilleur de nous-mêmes pour les montrer sous leur meilleur jour. Quand je regarde les photos, je ne vois pas des gens issus de la rue, je vois des êtres humains. C'est là qu'est la réussite du projet.

C'est quoi, le secret d'un portrait réussi ?

Le secret, c'est de montrer la personne telle qu'elle est au plus profond d'elle. C'est pour ça que les photographes ont pour la plupart demandé du temps pour bien connaître la personne photographiée. Toutes ces photos ont été prises dans un environnement qui veut dire quelque chose, qui contextualise la personne. Les camelots sont présents partout à Montréal, c'est pour cela que les photos ont toutes été prises dans un lieu différent mais bien représentatif de la ville.

Avec le développement des appareils numériques et des téléphones intelligents, tout le monde s'improvise photographe aujourd'hui. Est-ce que c'est un danger pour la profession ?

Ce n'est pas l'appareil photo qui fait le photographe, c'est son regard, son talent à analyser la lumière, à sentir les choses. Le fait que tout le monde ait un super appareil dans la poche, ça fait plus de photos produites. C'est peut-être une menace pour le commerce de la photo, mais cela n'enlève rien au talent des photographes professionnels. Ça nous pousse à être exceptionnels, parce que la compétition vient de partout. Il faut qu'on produise des photos qui ne pourraient pas être faites par n'importe qui. ■





Calendrier L'itinéraire 2017

Ces photos que vous ne trouverez pas dans le calendrier



Le portrait de Claudine, en Une de cette édition, comme ceux que vous trouverez dans les six pages suivantes, n'apparaissent pas dans le calendrier. Martin Tremblay les commente.

1 Claudine Boucher (par Olivier Jean, *La Presse*)

C'est un très bon choix de Une. Olivier a très bien utilisé la lumière naturelle, tant sur son sujet que le décor. La simplicité de ce jeu d'ombres et de lumières sur le mur derrière Claudine et ce regard croisé font toute la force de la photo, ça nous pousse à réfléchir sur la personne.

2 Tuan Trieu-Hoang (par Martin Tremblay, *La Presse*)

Quand j'ai demandé à Tuan quel était son lieu préféré à Montréal, il m'a immédiatement répondu que c'était l'autoroute Notre-Dame. Il m'a expliqué qu'ici, il voyait les gens arriver et partir, venir travailler, retourner à la maison. Ça a été un travail d'équipe. J'ai fait plusieurs photos et quand on a retraversé, j'ai vu ces lignes blanches qui coupent la route. J'ai utilisé une vitesse lente pour avoir ce motif, l'autobus de la STM donne de la couleur, tout cela crée un endroit mystérieux mais très urbain. C'est ce que je voulais faire dès le début. Je voulais que mon image soit un miroir de Tuan.

L'expérience racontée par Tuan

L'autoroute Notre-Dame, ça me fait penser aux gens qui partent en vacances. Je sais bien qu'ils rentrent chez eux après le travail et qu'ils ne quittent pas vraiment Montréal, mais c'est comme si. Tu vois plein de voitures passer et toi, tu restes là. J'ai aimé que Martin accepte de me prendre en photo ici, j'avais l'impression que c'était moi qui avait le contrôle de la situation, même si je savais que c'était lui le professionnel. Je n'ai rien fait de spécial, je l'ai laissé faire. Martin, je l'ai trouvé comique. Il faisait semblant de faire le clown pour me mettre à l'aise. Ça m'a surpris qu'il choisisse une photo où je regarde en l'air, et où ne voit pas bien ce qu'il y a derrière moi. Ce n'est pas le genre de photo auquel je m'attendais, mais j'aime le résultat. Après, ce n'est pas à moi de juger du travail de Martin, ce sont les gens qui vont acheter le calendrier qui vont me dire ce qu'ils en pensent.

3 Bernard Leblanc (par David Boily, *La Presse*)

David a fait ses photos au film, avec une caméra et un objectif des années 1970. Elles ont un look qu'on n'a pas avec le numérique. David s'est servi de la réflexion dans la fenêtre pour marquer la schizophrénie de Bernard, du livre pour montrer sa passion pour la lecture. Tous les renseignements sont là.

4 Diane Curadeau (par Isabelle Bergeron, *Métro*)

Il y a un super éclairage qui fait en sorte que Diane nous semble être une femme tout à fait heureuse, tranquille. Isabelle a utilisé des lignes qui créent une perspective, c'est une belle photo très bien calibrée. On voit qu'il y a eu de la communication entre elles et qu'elles se sont comprises.

5 Gisèle Nadeau (par Allen McInnis, *The Gazette*)

Allan a été très heureux de faire partie de ce projet. C'est un photographe d'expérience, de très grand talent. Les gens de la rue le touchent beaucoup, il voulait nous parler à travers cette photo. Son image est tellement respectueuse de Gisèle ! Il l'a mise dans un très beau contexte, elle est souriante, elle a les yeux pétillants.

6 Gaétan Prince (par Michel Tremblay, *Le Quotidien*)

La photo nous situe. On sait qu'on est à L'itinéraire, au pied du pont Jacques-Cartier. Gaétan a l'air heureux, il a l'air d'avoir du fun à être le sujet d'un portrait. On voit un gars joyeux, ça ne m'étonne pas de Michel qui a toujours un bon contact avec tout le monde et qui aime s'amuser, ça transparait dans son travail.

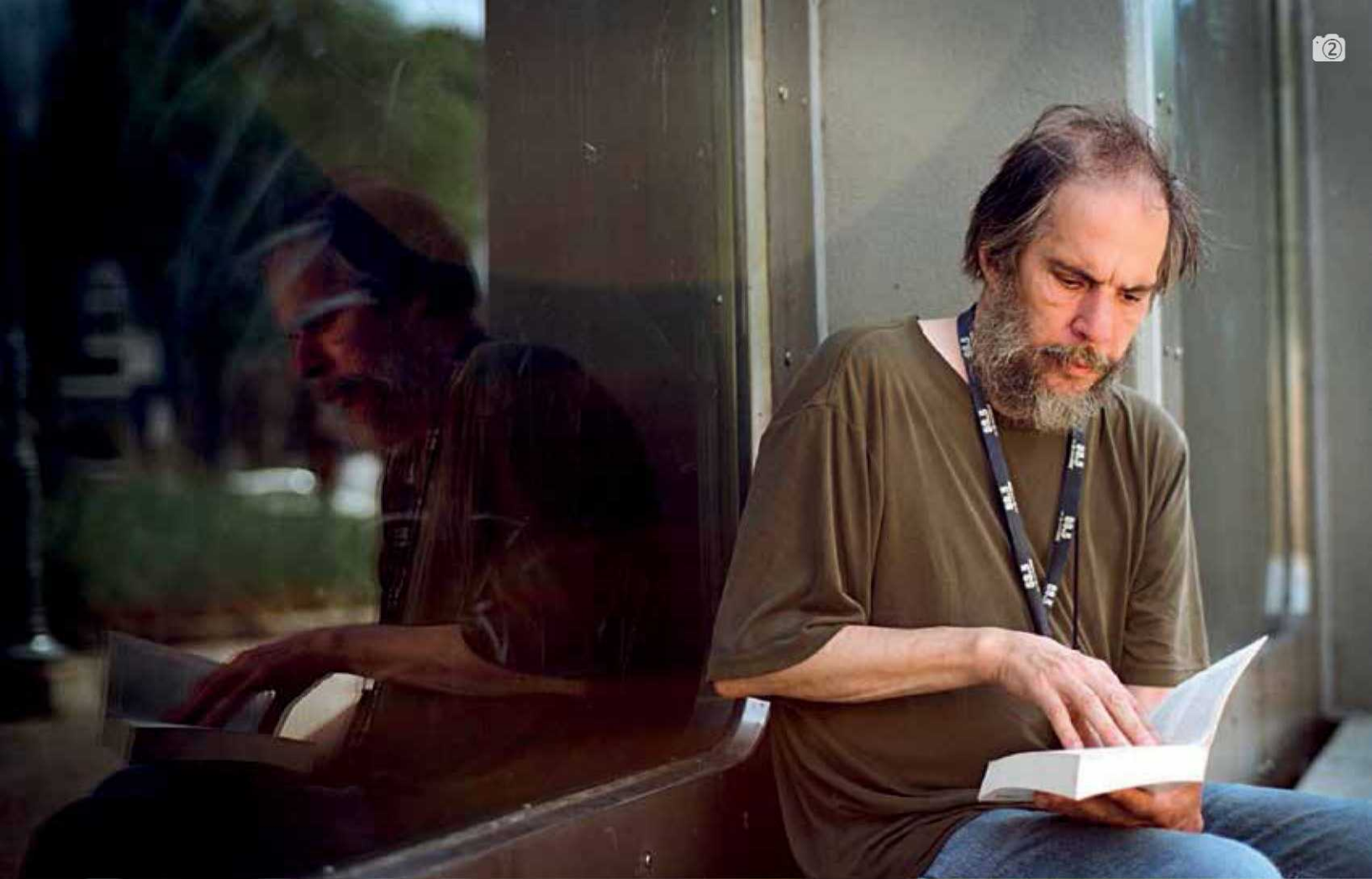
7 Huong Nguyen et Thien Hoa Nguyen (par Roger Lemoyne, indépendant)

C'est grâce à Roger que je fais ce métier. Quand j'étais au Cégep, je ne pensais pas faire du photojournalisme. Il avait gagné un prix du World Press Photo avec une photo prise en Bosnie dans les années 1990. Mon professeur d'histoire avait affiché l'article dans le corridor et ça m'avait vraiment inspiré. Sur la photo du calendrier, il a utilisé un flash et une vitesse lente pour capter le mouvement des gens qui passent en arrière-plan, ce qui crée beaucoup de dynamisme alors que les deux sujets sont fixes. On est devant le métro, c'est leur milieu de travail.

8 Michel Côté (par Mario Alberto Reyes Zamora, *L'itinéraire*)

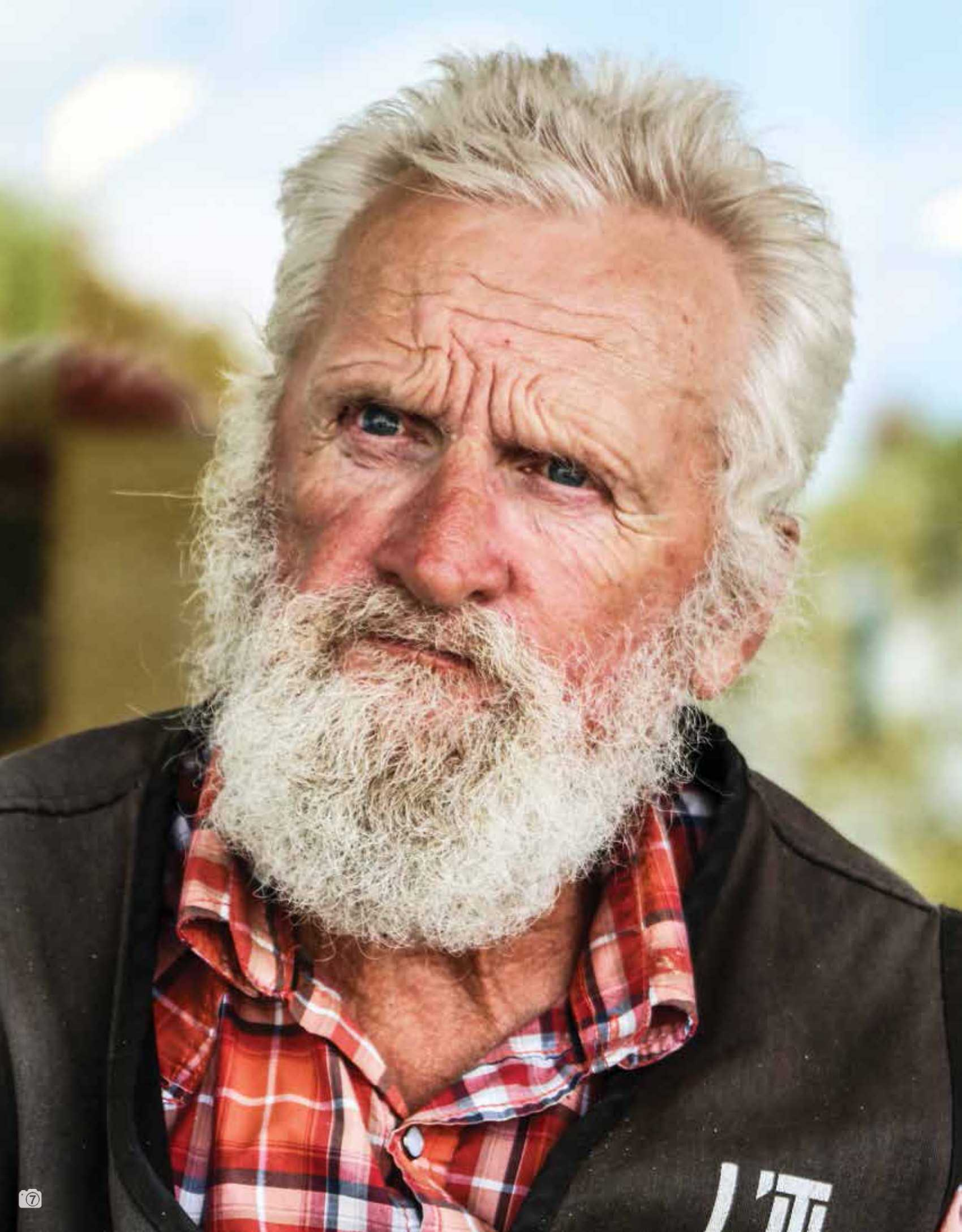
Mario a son propre cheminement, proche des gens qu'on a photographiés. Il se développe à une vitesse folle. Chaque fois que je vois une photo de lui, je vois de l'amélioration. Sérieusement, c'est une des meilleures photos du calendrier. Il a su utiliser le reflet d'une vitre, une faible profondeur de champ, ça crée une ambiance bien particulière. Et sa mise au point sur les yeux est parfaite. Notre œil va constamment chercher dans le regard de Michel, il n'y a rien d'autre qui nous dérange. On voit la couleur de ses yeux, les plis au-dessus de son regard, et on sent tout le vécu de la personne. ■











人



L'ITINÉRAIRE

CALENDRIER
2017
PORTRAITS

En vente dès maintenant !

itinaire.ca

INFO RAPSIMPAR ÉLISE SOLOMON
ORGANISATRICE COMMUNAUTAIRE AU RAPSIM**Logement social et itinérance****Des enjeux majeurs en itinérance**

En juin dernier, l'administration Coderre a annoncé un ambitieux programme de revitalisation du centre-ville de Montréal. L'objectif annoncé de la Stratégie est de densifier et de dynamiser le secteur centre-ville en y attirant plus de résidents, de bureaux et de commerces.

Pour ce faire, elle mise sur trois grands chantiers : le transport en commun, l'ouverture sur le fleuve et la reconversion des ensembles institutionnels et des immeubles publics. Grands chantiers, réaménagements, densification : les impacts seront majeurs. Quelle place y aura-t-il dans ce Montréal de demain pour les personnes à faible revenu, pour les personnes itinérantes et pour les ressources leur venant en aide ? Plusieurs enjeux posés par la Stratégie centre-ville interpellent le RAPSIM.

Cohabitation, inclusion et mixité sociale

La revitalisation urbaine, qui vise à rendre le centre-ville plus séduisant, ne s'accompagne pas toujours d'une approche des plus inclusive et respectueuse à l'endroit des personnes itinérantes et marginalisées. S'il convient de saluer les efforts de la Ville de Montréal pour favoriser la cohabitation sociale et minimiser les impacts dans ses récents projets, il n'en demeure pas moins que les personnes itinérantes sont trop souvent déplacées et judiciairisées. Dans un centre-ville que l'on veut de plus en plus habité, commercial, animé et touristique, il faudra s'assurer de respecter le droit de cité des personnes itinérantes, précarisées ou à faible revenu.

Logement social et abordable

Dans son document de consultation, la Ville convient que la densification de l'habitation au centre-ville, déjà amorcée depuis une dizaine d'années, se caractérise par un développement immobilier tourné vers les grands complexes de condominiums à coûts très élevés s'adressant à une population aisée. Parallèlement, la part de production résidentielle destinée aux logements sociaux et abordables diminue constamment. La Stratégie parle d'un très grand

potentiel de développement immobilier découlant de la présence de nombreux terrains ou immeubles vacants, lui donnant une marge de manœuvre significative pour le choix de projets. Quels paramètres dicteront ces choix ? Quels seront les garde-fous face aux promoteurs privés pour assurer l'accès à des logements abordables, la sauvegarde du parc de maisons de chambres et la construction de nouveaux logements sociaux sur le grand territoire du centre-ville ?

Présence et pérennité des ressources pour les personnes itinérantes

Bien que l'itinérance soit vécue dans tous les quartiers de Montréal, c'est au centre-ville qu'elle reste la plus visible et où se situe la majorité des ressources d'aide. À mesure que la pression financière et sociale exercée par la spéculation immobilière et l'embourgeoisement augmente, les ressources qui viennent en aide aux personnes itinérantes ont de moins en moins la capacité de trouver des locaux au centre-ville et ceux-ci sont de moins en moins accessibles financièrement.

Une démarche à surveiller

Le projet de Stratégie centre-ville, tel qu'il est présenté aux fins de consultations publiques, accorde de l'importance au problème de l'itinérance et au principe de mixité sociale. Il propose aussi de favoriser le développement de logements sociaux dans la reconversion d'immeubles et d'institutions publiques. Ceci dit, pour que cela arrive, il faudra que la Ville ait les moyens de ses ambitions et notamment qu'elle travaille à ce que les gouvernements provincial et fédéral s'investissent à hauteur suffisante. Autrement, s'il n'est soumis qu'aux seules lois du marché, le développement du centre-ville risque de continuer à s'orienter vers une offre de logement à prix de plus en plus élevés, avec les conséquences sociales qui en découlent.

La Stratégie centre-ville est soumise à un processus de consultation publique au cours de l'automne et la Ville prévoit rendre public à l'hiver 2017 un Plan d'action qui proposera des initiatives ciblées. Le RAPSIM va assurément faire entendre ses préoccupations. ■

RAPSIMLe réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



Mourir, mais de mort lente...

Dans sa célèbre chanson, Brassens affirmait qu'il acceptait l'idée de mourir pour des idées, « mais de mort lente ». Le chansonnier y dénonce, en substance, l'exaltation des militants trop bruyants qui détiendraient la vérité vraie et chercheraient à l'imposer à tout le monde. Mais entre les lignes, on peut y lire également, à double sens, une critique de l'aveuglement, mais aussi de l'indifférence. Cette indifférence pourrait mener à cette « mort lente »...

Nous habitons un des pays les plus riches du monde. Globalement, nous bénéficions d'une paix sociale et d'une prospérité rarement égalées dans l'histoire humaine. Ces privilèges devraient nous offrir le temps et l'énergie pour contribuer à ce que notre monde soit meilleur. Bien évidemment, nombre d'entre nous le font quotidiennement, de mille manières. Bénévolat, militantisme social et politique, aide directe auprès de nos proches, philanthropie ; ce ne sont pas les initiatives qui manquent.

Malgré tout cela, une large proportion des Québécois et des Canadiens semblent être indifférents aux difficultés et souffrances que peuvent vivre un trop grand nombre de nos semblables.

Cette indifférence se nourrit d'apathie – et vice-versa. Et du peu de temps de cerveau disponible dont nous disposons. Peu importe notre situation socio-économique, nous avons à peu près tous l'impression de vivre une vie de fous. Entre le boulot, le métro ou l'autobus en retard, les devoirs et les loisirs organisés des enfants, les obligations financières et les stress qui découle de tout ça, il reste peu d'espace libre pour l'indignation et encore moins pour l'action citoyenne ou politique.

Un monde meilleur

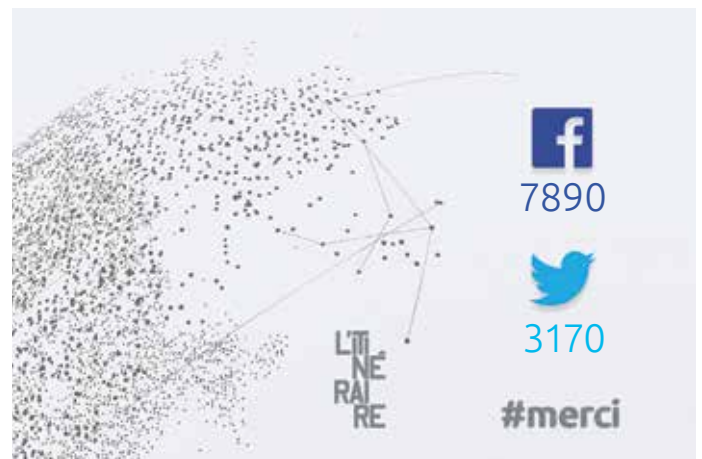
Mais ne sommes-nous pas en partie responsables de notre propre asservissement à cette folie ? Bien sûr, il nous est impossible de nous libérer d'une grande partie de ces contraintes. Il faut bien travailler pour manger, se loger et payer les comptes.

À quel point, cependant, consacrons-nous un minimum d'énergie et de temps à rendre le monde meilleur ? Ou, plutôt : quels sacrifices accepterions-nous pour y parvenir ? Dans le tumulte, il s'agit en effet d'un sacrifice.

Les dernières statistiques sur la question nous apprennent que les Canadiens consacrent 22 heures par semaine à l'écoute de la télévision, soit un peu plus de trois heures par jour. Cela est une moyenne, ce qui veut dire qu'un nombre important d'entre nous passons encore plus de temps devant l'écran. Bien sûr, tout ce qu'on y diffuse n'est pas qu'insignifiance, abrutissement ou simple et sain divertissement. Reste qu'il y a là une partie de notre mort lente, ces moments que l'on ne sacrifie pas à nos semblables.

Au 19^e siècle, les mouvements ouvriers ont revendiqué les huit heures : aux huit heures par jour de sommeil imposées par la nature, on réclamait huit heures de travail imposées par l'économie et un autre huit heures qui nous appartienne librement.

Qu'a-t-on fait de ces huit heures de liberté ? Nous les utilisons en trop grande partie à mourir lentement, abêtis que nous sommes par l'idéologie et la machine médiatique dominantes. Il vaudrait peut-être, contre Brassens, mourir pour ses idées. Celles qui ne feront peut-être pas un monde meilleur, mais à tout le moins le sauveront de la catastrophe et de la souffrance généralisées. ■



Lorsque la Grande Faucheuse se présentera, allez-vous être prêts ? Avez-vous réalisé vos rêves les plus fous ? On a posé la question à nos participants et certains avaient des désirs les plus grandioses alors que d'autres avaient des souhaits plus modestes. On leur a demandé :

ET SI C'ÉTAIT TA
DERNIÈRE JOURNÉE
SUR TERRE, QU'EN
FERAIS-TU ?

Voir Broue ... avant la bière

Je dirais au revoir à tout le monde que je connais. Et puis, s'ils ne sont pas déjà faits, je m'occupe de mes arrangements funéraires. Le service aurait lieu à la magnifique église Notre-Dame de Lourdes près de mon spot de vente. J'irais voir la tombe de ma mère pour lui dire qu'on va se retrouver. Après, je ferais plaisir à mon corps et mon esprit. Un bon repas avec du bon vin, en bonne compagnie. Puis j'irais voir un spectacle à la Place des Arts. Tiens, j'irais voir Broue que je n'ai jamais vue.

MICHEL MARCIL

CAMELOT BERRI ET SAINTE-CATHERINE

Vivre comme Cléopâtre

Je ferais la vie de riche. J'irais faire un voyage en Égypte, là où il y a les pyramides. En fait, j'aimerais retourner à l'époque de Cléopâtre. M'habiller comme les femmes de l'époque, découvrir comment les gens vivaient dans ce temps-là, comment ils se logeaient, ce qu'ils mangeaient, leurs coutumes, leur langue. Ça m'a toujours intriguée, les cultures anciennes.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT MONT-ROYAL ET MENTANA

Auprès de la gente féminine

J'aimerais me retrouver en compagnie d'une charmante demoiselle. Pour... discuter de tout et de rien (ha ha ha !) On irait au resto pour manger un bon steak avec une bonne bouteille de vin. Après on entrerait chez moi, puis... devinez la suite.

BENOÎT CHARTIER

CAMELOT MÉTRO RADISSON

La grande vie à la française

Je voyagerais. J'irais en France pour rencontrer du beau monde. Je me ferais maquiller, coiffer, manucure, pédicure. Me mettre belle ! J'irais dans les grands magasins de riches pour m'acheter du linge. Puis je cruiserais ! J'irais au cinéma, au restaurant en bonne compagnie. Puis j'irais finir la journée dans le plus bel hôtel.

DIANE CURADEAU

PRÉPOSÉE À LA CUISINE

Les enfants d'abord

J'ai trois enfants. Et les enfants, c'est de l'or ! Je les rassemblerais. On ferait une belle sortie ensemble. On irait voir une pièce de théâtre ou un bon show comme Martin Matte ou Laurent Paquin. J'aimerais juste passer du bon temps avec mes enfants. Puis je leur dirais de rester soudés, de s'entraider et de ne jamais se lâcher.

RICHARD TOUZIN

CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS

À la grâce de Dieu

Je donnerais ma vie à Dieu. Faire sa volonté. Je serais missionnaire, pour aider les malades, les prisonniers. J'irais annoncer les Évangiles. Mon premier désir c'est de rencontrer Dieu.

ROGER DUCHARME

CAMELOT MÉTRO NAMUR

Si j'avais les ailes d'un ange...

J'irais me chercher un *bike*, un *chopper* à trois roues que je modifierais pour embarquer Rozi (sa chienne). Puis je roulerais, je roulerais toute la journée. Où ? En Californie. C'est ma place idéale. Pas de casque, au soleil. Voir des montagnes. Là où il fait beau et il fait chaud. Dans le désert, le long des grandes routes. C'est tellement magnifique, la Californie. Ça c'est un de mes rêves. Pis un jour, je le ferai !

DAN T. ET ROZI

CAMELOT SAQ, JARRY ET LAJEUNESSE

M'envoyer en l'air !

Je voudrais tout faire ! Je m'enverrais en l'air: faire du deltaplane, monter en montgolfière, faire un tour d'avion acrobatique. Et puis j'irais à La Ronde, faire des tours de manèges et crier en masse. Ça m'enlèverait la peur de ma dernière journée sur Terre. Il y a tellement de choses que je voudrais faire, mais on ne peut pas faire tout. Dommage que j'aie juste une journée. Ça aurait pas pu être deux mois ?

MANON FORTIER

CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND
ET VILLAGE CHAMPLAIN

Mettre ma maison en ordre

Je m'occuperais de mettre ma maison en ordre. Je prendrais bien soin de ma mère. Je l'emmènerais manger au restaurant avec ma femme. N'importe quel repas ferait l'affaire, je ne suis pas difficile. Aussi, j'aimerais faire un voyage en Grèce, parce qu'y paraît que c'est beau.

ANDRÉ-GUY CHARRON

CAMELOT RADIO-CANADA

Leur dire « je t'aime »

Ma réponse va peut-être sembler cliché, mais j'en profiterais pour passer du temps avec chacun des membres de ma famille, pour leur dire que je les aime. Puis, je me ferais plaisir à moi-même et je regarderais une partie de baseball avec une bière froide, une bonne pizza ET une grosse poutine. Je regarderais aussi la lutte et la boxe. Mais avant tout, ce serait d'être avec ceux que j'aime, pour leur dire merci de m'avoir aidé à passer à travers tous mes malheurs.

LUC DESCHÊNES

PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN

Retour sur **Camelot d'un jour**, un événement qui a eu un impact tant sur nos camelots que sur les personnalités avec qui ils étaient jumelés. Parmi ceux-ci, Bertrand Derome, alias M. Sutton ou M. Granby a vécu de belles retrouvailles avec son ami, l'animateur et conférencier Jean-Marie Lapointe. ■



Yvon Massicotte tient à remercier Monique Vallée, conseillère municipale, qui lui a permis de réaliser de bonnes ventes.

PHOTO : ANYA SANCHEZ



PHOTO : ÉQUIPE JEAN-MARIE LAPOINTE

Du positif sur ma route

J'étais vraiment content de vivre la première édition de Camelot d'un jour à l'extérieur de Montréal, à Granby, le 22 septembre dernier. J'ai pu revoir Jean-Marie Lapointe qui m'a encouragé du temps où je vivais à Montréal. Il était vraiment fier de voir où je suis rendu dans ma vie, que je rencontre des personnes et des organismes positifs comme le Partage Notre-Dame et le Groupe actions solutions pauvreté (GASP). On était heureux de se retrouver.

L'équipe de L'itinéraire me fait de plus en plus confiance. Tous les projets que j'ai soumis au groupe communautaire ont pu se réaliser. On me donne carte blanche et j'apprécie beaucoup ça. J'ai eu la chance de faire de beaux projets. Je remercie Pierre Tougas et Mélodie Éthier pour leur compréhension. Je veux aussi remercier les gérants du Métro Plouffe, du Maxi et du Dollarama qui me permettent de vendre les revues devant leur commerce.

Depuis mon déménagement à Sutton, j'ai commencé à travailler sur moi et sur mes comportements. Mes pensées se sont éclaircies. Mon parrain et ami Jean-Paul est arrivé dans ma vie et une main s'est tendue en moi pour mettre l'Esprit saint sur ma route. Il m'arrive beaucoup du positif, tout le monde est content de moi. Bien sûr, je vis des difficultés mais je tente de ne plus tomber en ivresse mentale. Et ça ne fait que commencer. Pour cet automne, je veux avoir l'autorisation de vendre *L'itinéraire* dans d'autres commerces comme aux Galeries de Granby. Qui sait, ça pourrait aider d'autres camelots qui voudraient se joindre à l'équipe.

BERTRAND DEROME
« M. SUTTON ET M. GRANBY »
CAMELOT À SUTTON ET GRANBY



PHOTO : MAGALIE PAQUET



Ça ne dérougissait pas sur le spot de vente de la très populaire Guylaine Tremblay, qui a fait équipe avec le camelot Jean-Paul Lebel.

PHOTO : FRANCOIS ZELLER



Notre journaliste bénévole André Pélouin a fait équipe avec le camelot Gabriel Bissonnette (en arrière-plan) au métro Berri-UQAM.

INFO CAMELOTS

PAR GUY THIBAUT
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

Bienvenue au nouveau chef du développement social

Les camelots souhaitent la bienvenue à Charles-Éric Lavery, nouveau chef du développement social à L'itinéraire.

Charles-Éric, qu'est-ce que c'est qu'un « chef du développement social » ?

D'entrée de jeu, je dirais que c'est tout ce qui a trait à la responsabilité d'assurer les services autres que le magazine, comme ceux reliés aux camelots et à la distribution.

En fait, tu veux dire que tu es aux opérations. Pourrait-on dire que tu es comme un chef de service ?

Oui. Il y a aussi une partie financement. Par rapport au magazine, mon travail consiste à ce qu'il aille chercher le maximum de sa valeur, c'est-à-dire sa juste valeur. Il s'agit de sensibiliser le plus de gens possible à la mission de L'itinéraire. C'est aussi un de mes mandats de faire rayonner le magazine par des activités culturelles, des activités de mobilisation, des partenariats avec les universités, par exemple.

Est-ce qu'il y a d'autres activités à L'itinéraire ?

Bien sûr, il y a tous les services de soutien alimentaire, les services de partenariat avec la RÉSAC, le service de logement des Résidences de l'Académie. En fait, notre mission c'est de servir de façon plus globale, pour que les gens qui viennent à L'itinéraire y trouvent une famille, y trouvent leur place, y trouvent aussi une stabilité, et même un logement si possible. C'est aussi d'être capable de leur offrir des formations, pour leur donner une place pour s'exprimer. C'est un réseau social qu'on leur offre.

Donc, Charles-Éric, chef du développement social, cela englobe vraiment beaucoup de choses...

Oui, tout à fait. Je suis appelé à interagir avec le comité de distribution. Il y a aussi une offre alternative de travail qu'est la distribution des avis publics (contrat de distribution d'avis de travaux publics de la Ville de Montréal). On se dirige vers plus d'offres diversifiées de façon à ce que le nouveau ou la nouvelle participant-e ne soit pas obligé de vendre le magazine, parce que ce n'est pas donné à tout le monde d'être à l'aise avec la vente. Au moins, on peut quand même leur offrir du travail, parce qu'au fond, L'itinéraire a pour mission de faire travailler des gens qui, dans le marché traditionnel, ne trouvent pas leur place. Tout cela pour dire que la vente du

magazine reste le truc qui est la raison d'être de L'itinéraire. C'est très important d'avoir une équipe qui se concentre spécifiquement sur comment développer la vente du magazine. C'est primordial surtout qu'on est rendu à la croisée des chemins. De nos jours, il y a de plus en plus de causes, les gens ont de plus en plus de choix de donner. Il y a beaucoup de solliciteurs, il y a de plus en plus de compétition, donc il nous faut toujours développer et innover pour faire face à cela.

Aujourd'hui, quelques semaines en selle, comment prends-tu tes marques sur ce nouveau poste ?

C'est un beau défi.

Est-ce plus *big* que tu ne le pensais ?

Non, il y a beaucoup de choses à faire, mais en même temps ça fait 22 ans que L'itinéraire existe, alors l'organisme a des bases solides. L'itinéraire est reconnu, donc il a déjà une visibilité qui est là, mais en même temps, à mon avis, ça ne s'est pas développé comme cela aurait dû l'être. On va travailler à augmenter le volume des ventes. Il y a un beau défi au niveau du développement du magazine. En même temps, on va essayer de faire du recrutement vers de plus en plus de jeunes. À L'itinéraire, le visage change au niveau de la clientèle. On attire des gens qui ne sont plus nécessairement des itinérants, mais des gens avec un degré de précarité de plus en plus élevé, qui ont besoin d'un tremplin puis de trouver quelque chose qui est adapté à eux, pour ne pas se ramasser à la rue.

On pourrait donc dire que L'itinéraire est un outil de prévention à l'itinérance ?

Oui, de plus en plus, ce sont des situations de précarité qui emmènent les gens à L'itinéraire, et non l'itinérance. Il y a aussi ceux qui ont goûté à la rue mais qui s'en sont sortis, comme toi Guy. ■

Merci à toi Charles-Éric et n'oubliez pas, chers lecteurs, vous pouvez communiquer avec lui au (514) 597 0238 poste 222. Je vous rappelle aussi qu'à chaque fois que vous choisissez d'encourager un camelot en lui achetant le magazine, vous améliorez sa qualité de vie ainsi que celle de ses pairs. Merci !



L'itinéraire, c'est aussi de la formation en rédaction.
Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don



THÉÂTRE

PAR LUC DESCHÊNES
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN

La liste de mes envies

Marie-Chantal Perron

Gros lot de malheurs ou de bonheurs

« *Si j'étais riche...* » Rêver de posséder plusieurs biens matériels et de gagner le gros lot à la loterie, qui, une fois dans sa vie ne s'est pas prêté à ce petit jeu ? Voilà la ligne conductrice de *La liste de mes envies*, une adaptation du roman de Grégoire Delacourt présentée au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 12 novembre.

Mise en scène par la comédienne Marie-Thérèse Fortin et mettant en vedette l'excellente Marie-Chantal Perron (*Mademoiselle C, Histoires de filles*), cette pièce, quoique très sympathique, ne passera sans doute pas à l'histoire du théâtre québécois – j'aime mieux vous le dire tout de suite.

Le premier rôle interprété par Marie-Chantal Perron, Jocelyne, mène une vie simple et tranquille. Vivant avec son conjoint Jocelyn, elle est propriétaire d'une petite boutique de couture. Malgré plusieurs épreuves dans le passé avec son amoureux qui a combattu une dépendance à l'alcool, elle est heureuse et profite des petits bonheurs de la vie sans oser trop rêver à des projets irréalisables. Reproche que lui font sans cesse ses deux amies Luce (Tammy Verge) et Lucie (Anick Lemay), deux esthéticiennes un peu folles sur les bords qui rêvent de richesse et de corps parfaits. Malgré la bonne interprétation des comédiennes, on tombe dans les clichés : habillement très sexy, maquillage excessif et coiffures proéminentes, sorties dans les 5 à 7 pour trouver le parti idéal. On les retrouve dans une scène de soirée bien arrosée entre amis suivie d'une séance de karaoké interminable, que je n'ai pas trouvée pertinente.

Rires et émotions

La chaleur humaine de Jocelyne aurait eu encore une plus grande profondeur si Marie-Chantal Perron avait été seule sur scène pour nous livrer le récit de ce gros lot de 18 millions remporté au Mégaloto. Toutefois, les scènes partagées avec son père (Marc Legault) sont très touchantes.

Le moment le plus drôle est sans contredit la remise du chèque de ce spectaculaire magot suivie d'une séance avec une psychologue (un deuxième rôle interprété par Tammy Verge), qui met en garde Jocelyne sur le fait que son entourage risque de changer, et pas pour le mieux. On rit jaune mais plusieurs réflexions nous viennent en tête.

Petit détail sans doute, mais la présence du commanditaire RBC Banque Royale est de très mauvais goût quand le sujet principal traite d'argent. C'est comme si on disait au spectateur : « *Pensez à nous pour investir vos biens si une telle chance vous souriait* ». Malheureusement, on sait que l'appel à des commandites est inévitable dans le monde télévisuel, théâtral et cinématographique.

Changement de vie

On sort toujours gagnant d'une pièce lorsqu'elle nous incite à réfléchir. Sans vous dévoiler la conclusion de celle-ci, elle m'a amené à imaginer ma réaction et celle de mon entourage si une telle fortune me tombait du ciel. Je crois que la peur des conflits avec mes parents et amis me porterait à prendre d'importantes décisions : rester dans l'anonymat et disparaître pour quelque temps.

Certes, ce n'est pas parfait mais Marie-Chantal Perron vaut à elle seule qu'on prenne le temps de s'intéresser à cette œuvre. Le prix un peu élevé du billet (autour de 50 \$) va peut-être en décourager plusieurs. Reste à voir si vous voulez mettre cette pièce sur la liste de vos envies théâtrales. ■



La liste de mes envies

D'après le roman de
Grégoire Delacourt

Adaptation : Maryse Warda

Mise en scène : Marie-Thérèse Fortin

Avec : Marie-Chantal Perron, Steve Laplante,
Marc Legault, Anick Lemay et Tammy VergeAu Théâtre du Rideau Vert jusqu'au
12 novembre, et en tournée à travers
le Québec jusqu'en juin 2017Informations : www.hahaha.com



PHOTO: CEDRIC MARTIN

LECTURES

PAR BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PLACE FRONTENAC
ET MÉTRO RADISSON

Dénoncer et prévenir les violences vécues par les femmes locataires

L'assemblée générale du CÉAF lors de laquelle le projet a pris naissance

J'ai rencontré Julie Leblanc, directrice, et Pascale, participante du Centre d'éducation et d'action des femmes (CÉAF) afin qu'elles me parlent du projet *Chaînes et résistance*, un photoroman visant à lutter contre les violences vécues par les femmes locataires.

Ces violences sont un phénomène tabou alarmant qui sévit depuis longtemps et dont on parle trop peu. C'est la loi du silence. *Chaînes et résistance* est un photoroman à la fois dur et réaliste sur la problématique des femmes locataires et il explique que leurs droits, trop souvent, elles ne les connaissent pas.

Femmes et logement : vos droits

Article 1902 « Le locateur ou toute autre personne ne peut user de harcèlement envers un locataire de manière à restreindre son droit à la jouissance paisible des lieux ou à obtenir qu'il quitte le logement. » (Article de loi dont vous pouvez vous prévaloir si vous vivez du harcèlement sexuel de la part de votre concierge, voisin, gestionnaire ou propriétaire)

Article 1931 « Le locateur est tenu, à moins d'une urgence, de donner au locataire un préavis de 24 heures de son intention de vérifier l'état du logement, d'y effectuer des travaux ou de le faire visiter par un acquéreur éventuel. » (Article de loi dont vous pouvez vous prévaloir si votre concierge, gestionnaire ou propriétaire utilise le double de vos clés pour entrer chez vous sans votre consentement)

Article 1974.1 « Un locataire peut résilier le bail en cours si, en raison de la violence d'un conjoint ou d'un ancien conjoint ou en raison d'une agression à caractère sexuel, même par un tiers, sa sécurité ou celle d'un enfant qui habite avec lui est menacée. » (Article de loi dont vous pouvez vous prévaloir si vous avez vécu une agression sexuelle ou un viol de votre concierge, voisin, gestionnaire ou propriétaire)

La réalisation du projet a été rendue possible grâce à la Fondation Béati et a requis l'implication d'une quarantaine de participantes et de participants. Il a pris naissance lors d'une assemblée générale du CÉAF, au Centre Jean-Claude-Malépart. Soixante-quinze personnes étaient présentes et on a dû refuser beaucoup de monde.

C'est par le biais de la parole des femmes et du partage de leurs expériences que le projet a pris forme et des bénévoles ont prêté leur concours à la réalisation des photos. Le photoroman raconte l'histoire de trois femmes aux prises avec des propriétaires, des concierges et des colocataires dont elles sont victimes, soit de harcèlement, de viol ou de violence.

Six mille exemplaires ont été imprimés, beaucoup ont été distribués dans des CLSC, cliniques médicales, petits commerces, auprès de 80 groupes communautaires nationaux et au FRAPRU. Des exemplaires sont toujours disponibles.

Une réaction rapide des femmes victimes

Dès la publication du photoroman, « *le CÉAF a reçu 114 appels téléphoniques de femmes en très peu de temps, explique Julie Leblanc. De longs témoignages, des récits de supplices inadmissibles, d'où l'urgence d'agir face à cette situation* ». Ces femmes n'en avaient jamais parlé auparavant, craignant des représailles, comme la perte de leur logement, par exemple. La plupart de ces femmes sont ciblées comme étant vulnérables, seules ou monoparentales, immigrées, sans emploi ou à très faible revenu.

« *On revient aux années 1960 où les femmes ont peur, sont terrifiées, poursuit la directrice. Concierges et propriétaires utilisent la clé de leur logement sans leur demander l'autorisation. Les femmes en viennent à être toujours sur la défensive, particulièrement celles qui ont besoin de sécurité. L'oasis de repos devient un endroit pour la défense et la terreur. Les femmes n'ont pas de ressources, pas d'estime d'elle-même. On leur dit : "Couche avec moi, ton loyer va être moins cher..."* ». Pourtant, certains articles de loi existent dans le Code civil

du Québec pour assurer le respect du droit des femmes locataires à la sécurité dans leur logement (voir encadré).

Les femmes demandent que les trois articles de loi soient plus visibles sur le bail et qu'ils soient lus aux locataires. « *Le harcèlement sexuel devrait être reconnu comme un crime par l'IVAC, pour défrayer les coûts du déménagement, de la thérapie, estime Pascale, participante. On veut que le gouvernement organise une campagne d'éducation populaire pour les femmes.* »

Le 6 décembre prochain, ces demandes seront présentées sous forme d'une pétition remise à l'Assemblée nationale par la députée de Québec Solidaire, Manon Massé. En même temps, une activité du CÉAF, Musée éphémère, rappellera des scènes de voyeurisme et de harcèlement. ■



Chaînes et résistances, le photo-roman réalisé par les participantes du CÉAF, aide à comprendre les difficultés auxquelles peuvent être confrontées les locataires.

Ressources

Pour vous aider à défendre vos droits, faites appel au Comité logement de votre quartier à Montréal.

Ces coordonnées peuvent être communiquées

par le FRAPRU :

514 522-1010

Pour le Québec, regroupement des comités logement et associations des locataires du Québec :

514 521-7114

Centre pour les victimes d'agression sexuelle de Montréal, ligne-ressource provinciale 24 h/7 j :

514 933-9007 ou 1 888 933-9007

La Maison des femmes sourdes de Montréal :

514 255-6376 ATS

Centre de prévention des agressions de Montréal (cours d'autodéfense) :

514 284-1212

Indemnisation des victimes d'actes criminels (IVAC) :

514 906-3019

Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC) :

514 277-9860

SOS violence conjugale :

514 873-9010 ou 1 800 363-9010

Regroupement québécois des CALACS :

514 529-5252

Centre d'éducation et d'action des femmes (CÉAF) :

514 524-3901



Le document « *Chaînes et résistance* » sera éventuellement disponible sur le site internet du CÉAF

www.ceaf-montreal.qc.ca



VIE DE QUARTIER

PAR NORMAN RICKERT
CAMELOT MÉTRO OUTREMONT
ET VAN HORME / DOLLARD

Promenade à Pointe-Saint-Charles

En 2007, je cherchais un logement proche du fleuve et du canal Lachine; je me suis donc installé à Pointe-Saint-Charles. Ce modeste quartier niché entre Saint-Henri et Verdun mérite d'être mieux connu.

Histoire de la Pointe

Saviez-vous que Pointe-Saint-Charles est le deuxième plus vieux quartier de la ville (après le Vieux-Montréal) ? En 1654, peu après la fondation de Montréal, Charles Lemoyne acquiert un terrain et le nommera Pointe-Saint-Charles. Au fil des ans, diverses communautés religieuses s'installent dans la Pointe. Le quartier est alors surtout agricole, traversé par l'ancien Lower Lachine Road. Au 19^e siècle, Pointe-Saint-Charles s'industrialise. En 1826, on construit le canal Lachine pour concurrencer le canal Érié. Le pont Victoria est inauguré en 1860. La construction de la ligne ferroviaire du Grand Tronc stimule la croissance économique et démographique. Diverses entreprises surgissent : les fabriques métallurgiques Pillow et Hersey, la raffinerie de sucre de Redpath, etc. De nouveaux emplois sont créés et attirent une abondante main-d'œuvre. En 1875, le quartier est le plus important secteur industriel du Canada, comptant 75 % d'anglophones avec une majorité d'Irlandais et 25 % de Canadiens-français. Cette année-là, des promoteurs créent le Village de Saint-Gabriel, comprenant l'est de Pointe-Saint-Charles ; il est annexé à Montréal en 1887. La crise des années 1930 met à mal l'économie du quartier. Puis le développement intensif du réseau autoroutier, l'ouverture de la Voie maritime et la Fermeture du canal Lachine entraîne un déclin de sa vitalité industrielle. Le quartier se vide de ses forces vives et les chômeurs forment une grosse partie de cette population qui passe de 30 000 habitants en 1931, à 13 000 en 1991. La solidarité devient alors essentielle pour la survie du quartier et l'action communautaire y occupe une grande place.

Maison Saint-Gabriel

En 1659, les Sulpiciens installent la ferme Saint-Gabriel sur d'immenses terres. Marguerite Bourgeoys de la Congrégation Notre-Dame en fait plus tard l'acquisition pour y loger les Filles du Roy. La Maison Saint-Gabriel, musée et site historique, a ouvert ses portes en 1966 et constitue l'un des plus beaux exemples de l'architecture traditionnelle de la Nouvelle-France.



PHOTO: MARIO ALBERTO REYESZAMORA



TOILE: NORMAN RICKERT

Carrefour d'éducation populaire

Le Carrefour d'éducation populaire voit le jour à la fin des années 1960 pour répondre aux besoins des gens du quartier Pointe-Saint-Charles en matière d'éducation des adultes, plus particulièrement en alphabétisation. L'organisme, récemment menacé d'expulsion par la CSDM, propriétaire du bâtiment, a réussi son pari de demeurer dans les locaux actuels grâce à la mobilisation des citoyens du quartier. La quasi-totalité des activités est gratuite ; cela m'a permis de suivre des cours de poterie en 2013.

Carrefour d'éducation populaire
de Pointe-Saint-Charles
CHANGER
la VIE
BIENVENUE!

PHOTO: MARIO ALBERTO REYESZAMORA

Chez Dallaire

Ce nouveau bar qui a ouvert le 24 juin 2016 sur un tronçon peu fréquenté de la rue Wellington a tout ce qu'il faut pour attirer une nouvelle clientèle branchée. Fait inusité, le nom de l'établissement trahit bel et bien ses origines d'ancienne résidence funéraire. Une bière et un croque-monsieur en compagnie du croque-mort !



PHOTO: MARIO ALBERTO REYESZAMORA

Club populaire des consommateurs

Fondé en 1970, le Club populaire des consommateurs rassemble les gens qui veulent avoir accès à des denrées alimentaires à coût abordable et de bonne qualité. Le Club offre une panoplie d'activités : jardins et cuisines collectives ainsi que des marchés de fruits et légumes. Le Marché Solidaire, ouvert les mercredis et jeudis, offre des produits alimentaires de base à coût raisonnable dans une ambiance chaleureuse et conviviale. L'organisme permet aussi de temps en temps aux artisans du quartier d'exposer et vendre leurs œuvres.



PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Murale de la rue Knox

Cette murale peinte sur un mur de soutènement du CN, à deux pas de la bibliothèque, été réalisée par le collectif Au pied du mur, en collaboration avec la Pointe libertaire et le Carrefour d'éducation populaire de Pointe-Saint-Charles. La réalisation de la murale s'est faite au cours de l'été 2013. Elle mesure 80 mètres de long par 5 mètres de haut, ce qui en fait l'une des plus longues murales de Montréal. La fresque rend hommage à ceux et celles qui ont façonné la vie du quartier sur plusieurs générations.



PHOTO: NORMAN RICKERT

Bibliothèque Saint-Charles

La bibliothèque Saint-Charles se trouve dans l'ancienne caserne de pompiers Saint-Gabriel, la plus vieille de l'arrondissement du Sud-Ouest. Ce bâtiment patrimonial, d'une grande valeur architecturale a été inauguré en 1891. La bibliothèque fête d'ailleurs cette année son 40e anniversaire. Elle sera bientôt agrandie. Elle a été une source d'inspiration pour la création de deux œuvres artistiques de mon cru.



PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Café Bloom

Ce nouveau café sur la rue Centre est un endroit chic à visiter si vous avez le ventre creux. Le Café Bloom propose café, pâtisseries, sandwiches ou sa renommée tarte au chocolat. Le Café occupe le rez-de-chaussée d'un immeuble à valeur patrimoniale. J'aurai également l'occasion d'exposer plusieurs toiles sur les murs de l'établissement très bientôt...



PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



TOILE: NORMAN RICKERT

Un petit vieux

Un petit vieux assis sous un palmier
Lisait son journal non inscrit
À la lueur d'une lampe éteinte
Il regardait les beautés de la nature
Les deux yeux fermés bien durs

Un petit vieux vient de se faire
écraser

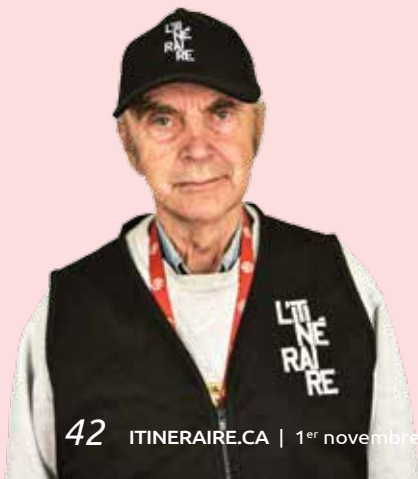
Le chauffeur lui donne tort
À quoi bon s'obstiner ?
Cela ne ramène pas les morts !

Ainsi va la vie
Il ne faut pas faire tant d'histoires
Il ne faut pas s'obstiner
Cela devait arriver !

Le désert

Il traverse le désert
À dos de dromadaire
Il revient sur la terre
Avec son dromadaire
Il lave son dromadaire
Il se repose quelques jours
Il va vers la rivière
Faire boire son dromadaire
Il repart dans le désert
Avec son dromadaire
Il frappe une tempête de l'air
Avec son dromadaire
Il va vers une source s'abreuver
Avec son dromadaire
Il est plein de poussière
Avec son dromadaire
Pout terminer il retourne sur terre
Avec son dromadaire

RAOUL JOUBERT
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY



Le coussin d'amortissement

Il y a plusieurs années à Saint-Léonard, je sortais du travail, j'avais encore mon uniforme d'agent de sécurité. Je m'étais acheté deux gros cafés à la vanille française. En sortant du Tim Horton il y avait de la glace. J'ai glissé et j'ai alors pensé à mes cours de ski alpin : je me suis penchée en avant et je suis tombée sur les fesses d'une hauteur de deux pieds environ.

Deux personnes, un homme et une femme d'affaires sont sortis de leur voiture et m'ont demandé si ça allait et si j'avais besoin d'aide. Je m'étais relevée. Je me suis dit : « *Bon, je vais aller me chercher un autre café* ». Les employés du Tim Horton voulaient m'offrir deux cafés car j'étais tombée devant leur entrée. Ils ont une bonne façon de prendre soin de leurs clients. J'ai pris juste un café car je n'osais pas en prendre deux.

Et je suis partie en pensant : « *Tabarouette, que j'ai un bon postérieur, un véritable coussin d'amortissement !* »

Ça m'a fait rire aux éclats. Ce qui me ressemble me fait rire. Quand il m'arrive quelque chose et que je le raconte, je ris de moi-même. Par exemple, si je tombe dans la rue, je regarde si quelqu'un m'a vue. Je ne veux pas qu'on me voie tomber, mais je le raconte avec plaisir. C'est rare que les gens rient d'eux-mêmes, mais je suis contente d'avoir cette force-là.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND



Grands souvenirs de la campagne

À mes quatre ans, j'ai été placé avec un de mes frères à la campagne. Nos parents étaient malades et ne pouvaient plus s'occuper de nous. Nous vivions sur une belle ferme, la dame et le monsieur prenaient bien soin de nous. Ils nous emmenaient souvent en voyage, pour faire de belles sorties : au parc Belmont, à la Ronde, au zoo de Granby. Ces personnes-là étaient comme mes parents, bien gentils. C'était à Saint-Esprit.

Nous vivions au rythme de la campagne. On se couchait à la tombée de la nuit et on se levait le matin de très bonne heure. On semait les légumes dans un grand champ. Il y avait des patates, des tomates, des carottes. Il y avait des animaux : des coqs, des poules. L'hiver on travaillait dans la grange, on nettoyait l'endroit où vivaient les cochons et les vaches. On allait à l'école de Saint-Roch-de-l'Achigan.

Puis à 14 ans, j'ai retrouvé mes parents biologiques. Je suis arrivé chez eux à Montréal. En ville, la vie et les activités étaient bien différentes. J'allais à la polyvalente Pierre-Dupuy, j'aimais l'éducation physique, on faisait des jeux, du soccer.

Je garde de très bons souvenirs de ces dix années passées à la campagne. Chers lecteurs et chères lectrices, si vous en avez l'occasion, allez visiter une ferme ! Ça pourrait vous donner l'idée de changer d'air...

GILLES BÉLANGER
CAMELOT COMPLEXE DESJARDINS



Les camelots de L'itinéraire ne sont pas tous des itinérants, loin de là. Oui, c'est vrai, quelques-uns vivent encore dans la rue. Oui, c'est vrai, plusieurs n'ont pas de logement à eux. Mais la plupart ont un toit aujourd'hui, bien que leur situation financière reste précaire et que la rue n'est jamais loin.

Jacques



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Jacques ne garde pas un si mauvais souvenir des six mois qu'il a passés dans la rue en 2012. « Cette expérience m'a permis de changer mes perceptions. Je dormais sur un matelas dans un parc tranquille, personne ne me dérangeait, j'avais l'impression de faire du camping. » Au bout d'un certain temps, le froid et la précarité ont eu raison de cette vie de bohème. « J'en avais marre, ça ne pouvait plus durer. J'ai alors loué une petite chambre ». Mais trouver un toit ne résout pas tout. De mauvaises conditions d'hygiène, des conflits avec un propriétaire abusif et un voisinage difficile l'ont finalement

conduit ailleurs. Jacques occupe depuis un an un 2 ½ près du Parc des Faubourgs, dans Ville-Marie. Il semble aujourd'hui mener une existence paisible dans cet appartement bien entretenu où il vit au milieu de ses toiles et profite d'un petit balcon. « Je me détends, je fais ma paperasse, je regarde la télé, parfois j'écris et je peins. Je reste tout seul mais je me prépare quand même des petits plats, rien de très compliqué. Puis j'aime bien mes voisins et mon quartier, j'ai mes petites habitudes et je ne suis pas loin de L'itinéraire. » À 67 ans, le camelot se verrait bien rester ici encore longtemps...

Exagérez		Aimez		Abri		Crier	
Frasque		Maladie cutanée		Planche		Neige	
Arum							
Acides							
					Véhicule		
					Largeur		
Enzyme				Article			Origines
Étendue				Existes			
						Essence	
Arbres					Apparu		
Essayez					Idiot		
				Ovation			
				Appuya			
Article étranger			Éclate				
Accusés			Respire				
Nitrates		Rivière des Alpes					

À vous de jouer !



**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

JEU DE MOTS

Jeux réalisés par Josée Cardinal
josecardinal@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

1. Ovogenèse.
2. Collèges. - Érucas.
3. Souverain. - Essentielle.
4. Qui est du sud.
5. Terre entourée d'eau. - Conduit.
6. Règle. - Empereur.
7. Avant-midi. - Aigri. - Gallium.
8. Bastonnas. - Oncle célèbre.
9. Recommence. - Péniche.
10. Création d'une ouverture.

VERTICALEMENT

1. Relatif au germe.
2. Animal sans cavité interne.
3. Calandrier. - Bien.
4. Article étranger. - Mesure agraire.
5. Affections.
6. Humérus. - Mœurs.
7. Dégobillera.
8. Instrument écarteur. - Maison
9. Retenant. - Astate.
10. Étends. - Choix.
11. Malpropre. - À souhait.
12. Aire de vent. - Herbe.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

						2		
	4		3		9			6
	2			7		9		4
8				4		6		5
	5	7			8			
2	1			6	7		9	3
3	7	9			2	4		
						7		1
					5			

EXPERT
DIFFICILE
MOYEN
FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

SOLUTIONS DU
15 octobre 2016

Traire	V	Bouclier	E	Bélier	A	Mise	V
Charmel		Zée		D'ibérie		Or	
	F	A	S	C	I	N	A
Moqueur		D	A	U	B	E	U
Boucler		F	R	I	S	E	R
Pronom		O	N		R	I	E
Chassés		B	U	T	T	E	E
Aître		I	P	E		D	eux
Mis pauvre		M	L	I	I		R
Apaisant		L	E	N	I	T	I
Maquillage		F	A	R	D		A
Agacer		I	R	R	I	T	E
Enlevée		O	T	E	E		E



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	N	A	B	O	L	I	S	A	N	T	E
2	R	E	P	E	R	E	R	A	I		U	S
3	M	C	I	V		S	E	V	E	R	E	S
4	O	R	Q	U	E	S		A		I	R	E
5	R	O	U	E	R	I	O	N	S		A	S
6	I	L	E		E	V	I	T	E	E	S	
7	C	O	R	S		A	S	S	I	S		U
8	A	G	A	T	I	S	E		S	T	A	R
9	I	I	I		O	S	A		M		R	E
10	N	E	T		S	E	U	L	E	T	T	E

6	2	1	4	8	5	7	3	9
7	9	8	1	3	6	2	5	4
5	3	4	2	9	7	6	8	1
9	1	7	3	5	2	8	4	6
3	8	6	9	7	4	1	2	5
4	5	2	6	1	8	9	7	3
2	4	3	8	6	9	5	1	7
8	6	5	7	4	1	3	9	2
1	7	9	5	2	3	4	6	8

À PROPOS DE...

la vie et de la mort

La vie à différer se passe, et quand nous nous retournons enfin, la mort est là.

Henri-Frédéric Amiel

Il n'y a qu'une minute de la vie à la mort.

Chateaubriand

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est fatale. On nous en avertit dès le premier pas, mais la loi de la nature nous dicte d'avancer toujours.

Jacques-Bénigne Bossuet

Tout est incertain dans la vie ; il n'y a de certain que la mort.

Alexander Pope

La vie n'est qu'un vain rêve qui s'efface, la mort est l'heure où tout commence.

Lazare Wogue

Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Pierre Corneille

La plus longue vie n'est qu'une lente mort. Vivre cent ans, c'est mettre cent ans à mourir. Le premier pas dans la vie est notre premier pas vers la tombe ; et le premier vagissement de l'enfant, son premier rôle d'agonie. Le but de la vie, c'est la mort, c'est-à-dire une évolution nouvelle de la vie, une transformation ascendante de l'être vivant.

Auguste Guyard

L'optimiste est le seul à être convaincu que la véritable vie commence après la mort.

Oscar Wilde

Les peines de la vie doivent nous consoler de la mort.

Socrate

Il y a certaines assurances sur la vie qui ressemblent à des assurances sur la mort.

Sacha Guitry

Puisque la vie a pour but la mort, apprendre à vivre n'est qu'apprendre à mourir.

Nicolas Massias



PARCE
QUE
CHAQUE
MOIS
C'EST
RÉGLÉ



AVEC OPUS À L'ANNÉE

- ✓ Paiements automatiques mensuels
- ✓ Une carte toujours prête à utiliser
- ✓ Désabonnement facile en tout temps

stm.info/1mois

*Certaines conditions s'appliquent.

1

MOIS
GRATUIT*
POUR UN TEMPS LIMITÉ

B

—

La promesse d'un café
savoureux, torréfié
de main de maître qu'on
prend plaisir à déguster
tous les jours.

ENTREPRISE  FAMILIALE

CAFÉ
BROSSARD^{MD}

CAFEBROSSARD.COM

514 321-4121 • 1 800 361-4121